

# Chapitre IV

## Les relations de l'Empire ottoman avec l'Allemagne à la veille de la Guerre

### 1. *Mahmud Şevket pacha et l'Allemagne*

Le 23 janvier 1913, le Comité union et progrès renverse le gouvernement en place lors d'un coup d'État orchestré par un petit groupe d'officiers sous le commandement d'Enver. Depuis le début des guerres balkaniques, aucun accord entre le Comité et l'opposition n'avait pu être trouvé, en particulier depuis que Kâmil pacha avait été à nouveau nommé grand vizir. À partir de ce moment, les unionistes avaient décidé de prendre le pouvoir par la force, en s'appuyant sur les généraux de 1909<sup>1</sup>.

Pour l'heure, les unionistes confient une nouvelle fois le grand vizirat ainsi que le portefeuille de la Guerre à Mahmud Şevket pacha. Le CUP ne place d'ailleurs que trois de ses membres au sein du gouvernement, visant surtout une union patriotique. Le nouveau gouvernement doit faire face à une situation pour le moins préoccupante : les caisses de l'État sont vides, l'armée est épuisée et l'Empire isolé diplomatiquement<sup>2</sup>. En premier lieu, il lui faut surtout répondre à la note envoyée par les puissances. À ce titre, la Porte fait entre autres savoir qu'elle n'acceptera de ne céder qu'une partie d'Edirne. Aucun accord n'étant trouvé, la guerre reprend au début du mois de février. Le grand vizirat de Mahmud Şevket pacha ne durera en fait que quelques mois car celui-ci sera assassiné en juin 1913. Durant cette période, la situation ne cessera d'empirer : le 6 mars 1913, les Grecs prendront Jannina, et le 28 mars, Edirne devra se rendre. Par la signature du traité de Londres du 30 mai, l'Empire ottoman perdra tous ses territoires européens. Sur le plan intérieur, Mahmud Şevket prend des décisions qui détermineront pour une part l'orientation de la politique des unionistes après sa mort.

Vis-à-vis des puissances, Mahmud Şevket pacha a pour projet de s'appuyer à la fois sur l'Allemagne et sur la Grande-Bretagne. À Wangenheim, il expose en avril les grandes lignes de sa politique<sup>3</sup> : il commence par souligner que l'Empire ne cherche pas d'alliance, qu'au contraire celui-ci a besoin de paix pour se réorganiser, et explique que son but est de « résoudre les points de friction entre la Turquie et les autres puissances », ajoutant : « Je vais essayer d'exaucer les souhaits justifiés de l'Angleterre concernant le Golfe, les souhaits russes concernant l'Arménie et les

<sup>1</sup> Voir Ahmad, Feroz, *The Young Turks*, op. cit., p. 115 et suivantes.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 123.

<sup>3</sup> *Die Grosse Politik der europäischen Kabinette*, op. cit., vol. 38, 26.04.1913, p. 197 et suivantes. Ce rapport est également cité dans Tunaya, Tanık Zafer, *Türkiye'de Siyasal Partiler*, vol. 3, op. cit., p. 185.

souhaits français concernant la Syrie. » Mais, précise-t-il, « la résurrection [de la Turquie] ne viendra que si elle peut compter sur l'Angleterre et l'Allemagne. La cause principale de notre malheur est que ces deux nations se sont en permanence opposées. Il faut que je réussisse à ce que la Turquie soit le lieu d'une entente anglo-allemande. » Mahmud Şevket pacha, abordant ensuite la politique intérieure de l'Empire, se montre critique vis-à-vis du système constitutionnel : « La position du sultan doit être renforcée, celle de la Chambre abaissée<sup>4</sup>. On ne peut absolument pas gouverner avec le système actuel. Mon intention est donc de nommer une chambre constituante qui ne s'occuperait que de la révision de la Constitution. » Il annonce également sa volonté de s'adresser aux puissances pour qu'elles envoient des experts, déclarant : « Je compte sur l'Allemagne pour la réorganisation de l'armée. C'est le point le plus important de mon programme (...). Je compte aussi sur le soutien du gouvernement allemand pour la réforme de l'enseignement. » Il précise qu'il envisage de confier la réorganisation des Finances et des Postes et Télégraphes à la France et poursuit : « J'ai besoin des Anglais pour les sections administratives des provinces de l'Est et du Nord-est anatolien (...). La flotte va également continuer à être réformée par l'Angleterre. Les navires vont recevoir sur proposition de l'amiral Limpus des officiers anglais comme commandants. »

Le programme politique que Mahmud Şevket pacha expose à Wangenheim en ce début de printemps 1913 consiste donc d'abord à créer une entente entre les deux puissances les plus impliquées dans l'Empire, l'Allemagne et l'Angleterre. Mahmud Şevket pacha estime que son pays a besoin de beaucoup de temps pour se renforcer. Il se montre méfiant vis-à-vis du régime constitutionnel, comme certainement la majorité des militaires à ce moment<sup>5</sup>. Par ailleurs, il se déclare pour la décentralisation, et fait allusion aux lois provisoires promulguées en mars 1913 sur l'administration provinciale, destinées aux Arabes, qui accordaient une certaine indépendance budgétaire aux provinces et instituaient des parlements provinciaux<sup>6</sup>.

Au sujet des réformes dans les provinces arméniennes, il veut s'appuyer sur l'Angleterre. Dans ces régions, en effet, la situation ne s'est pas améliorée, malgré les espoirs que le rétablissement de la constitution avait fait naître en 1908 : au moment de la crise politique d'avril 1909, plusieurs milliers d'Arméniens ont à nouveau été massacrés à Adana. Par ailleurs, les Kurdes et les Arméniens continuent à s'opposer et les gouvernements qui se sont succédés jusqu'en 1913 n'ont pratiquement rien fait pour résoudre le problème. Les Arméniens réclament donc les réformes promises lors du traité de Berlin. Cette fois, la Russie soutient leurs revendications, espérant établir un contrôle sur l'administration de la province, dans le but de se concilier les Arméniens de Russie pour éviter que ceux-ci ne se

<sup>4</sup> Guillaume II a annoté à cet endroit : « tout à fait d'accord »...

<sup>5</sup> On a vu que Osman Nizami avait lui aussi exprimé sa méfiance vis-à-vis du régime parlementaire.

<sup>6</sup> Voir Ahmad, Feroz, *The Young Turks, op. cit.*, pp. 134 – 143.

soulèvent. Par ailleurs, jouer un rôle dans cette région peut apporter de réels avantages stratégiques. Pour ce faire, il lui faut endiguer l'influence allemande qui va croissante, notamment par le biais des missions, que les dirigeants allemands voudraient d'ailleurs renforcer vers le nord de Van et de Bitlis<sup>7</sup>. Dans cette perspective, la Russie entreprend en 1912 des démarches auprès de l'Entente pour que des réformes soient engagées. L'Angleterre et la France, plutôt méfiantes, souhaitent d'abord attendre la fin des guerres balkaniques. Les Allemands, lorsqu'ils apprennent la démarche russe, réagissent de manière très négative<sup>8</sup>, craignant une partition russe de l'Anatolie, ou même que la Triple Entente ne soit en train de projeter un démembrement de la Turquie asiatique. Il s'agit, dans leur esprit, d'éviter « un deuxième Maroc<sup>9</sup> ».

Ainsi, les dirigeants allemands réfléchissent à la possibilité de mettre en place avec les Ottomans les réformes nécessaires afin de contrecarrer l'influence russe, ce qui aurait de plus l'avantage d'apparaître comme favorable aux Arméniens. En parallèle, la *Wilhemstrasse* envisage la possibilité d'un effondrement de l'Empire ottoman et estime que dans ce cas, l'Allemagne aurait à « réclamer sa part », car la Turquie constitue en fin de compte « la seule possibilité pour l'Allemagne de se faire une place au soleil<sup>10</sup>. » Wangenheim précise au chancelier en janvier 1913 qu'il serait intolérable de laisser d'autres puissances s'accaparer des territoires où l'Allemagne a ses intérêts et qu'il est nécessaire en ce sens de rechercher une entente avec la Grande-Bretagne, dans le but d'éviter à tout prix un partage de l'Empire. La Grande-Bretagne elle aussi veut préserver l'intégrité de l'Empire.

Au printemps 1913, le problème s'aggrave. Pour prévenir l'intervention des puissances, Mahmud Şevket pacha lance une réforme de décentralisation et demande que les Anglais supervisent les nouvelles réformes dans les provinces arméniennes. Les Allemands soutiennent la demande ottomane, qui correspond à leur volonté d'assurer une entente anglo-allemande dans cette région. Mais devant les protestations des Russes, les Anglais acceptent en juillet 1913 qu'une conférence des ambassadeurs se réunisse sur la question des réformes<sup>11</sup>.

Lorsque, en mai, Mahmud Şevket Pacha informe l'ambassadeur allemand de sa volonté de nommer des réformateurs anglais dans l'Est et le Sud de l'Anatolie, ce dernier proteste, expliquant que l'Allemagne, qui a des intérêts dans cette région à cause du *Bagdadbahn*, ne voit pas d'un bon œil la présence des Anglais. Mahmud Şevket répond qu'il a le projet d'attribuer à l'Allemagne la réforme de l'armée sous

<sup>7</sup> Davison, Roderic H., « The Armenian Crisis, 1912 – 1914 ». In : *American Historical Review*, 53 (1948), pp. 481 – 505, ici p. 489

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 491. Voir aussi les mémoires de Said Halim pacha, *L'Empire ottoman et la Guerre mondiale*, Istanbul, Isis, 2000, pp. 7 – 8.

<sup>9</sup> L'ambassade allemande à Constantinople au chancelier, 24.06.1912. Cité in Schöllgen, Gregor, *Imperialismus und Gleichgewicht*, op. cit., p. 360.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 361.

<sup>11</sup> Voir ci-après.

le commandement « quasi dictatorial » d'un général allemand<sup>12</sup>, ainsi que la réorganisation de tout l'enseignement. Ainsi, précise-t-il, « l'influence réservée à l'Allemagne sera bien plus grande que celle réservée à l'Angleterre<sup>13</sup>. » Il reste à déterminer si Mahmud Şevket pacha est le seul à cette époque à vouloir confier la réforme de l'enseignement aux Allemands ou si cette question est également évoquée au gouvernement et parmi les unionistes<sup>14</sup>.

Alors que Wangenheim cherche à savoir avec quel groupe de puissances l'Empire ottoman a l'intention de s'allier après la paix dans les Balkans, Mahmud Şevket pacha répond : « Pour le moment, nous ne pouvons nous allier à aucun des deux. Car nous sommes affaiblis par la guerre dans les Balkans. Pour nous, la Russie représente le plus grand danger (...). Si l'Allemagne et l'Angleterre pouvaient faire la paix, la Russie serait isolée. Ce serait une grande chance<sup>15</sup>. » Mahmud Şevket pacha espère en fait qu'une entente entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne isolera la France et la Russie, ainsi qu'il en fait notamment part à Said pacha, alors président du Conseil d'État :

« J'ai trouvé Said pacha désespéré. J'ai essayé de lui remonter le moral. J'ai dit que j'étais certain que notre État resterait indépendant. J'ai dit que dans la mesure où l'Allemagne et l'Angleterre parviendraient à s'entendre dans la rivalité impitoyable qu'elles se livrent sur les mers, elles ne s'opposeraient pas. Car le véritable danger vient de la Russie. Bien que la Russie soit aujourd'hui impuissante face à ces deux rivaux, elle va bientôt devenir le plus grand ennemi de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne. Je suis d'avis qu'un jour viendra où l'Allemagne et l'Angleterre trouveront un accord. Dans ce cas, la France resterait seule et perdrait ses colonies<sup>16</sup>. »

Il a pour projet, par ailleurs, de faire nommer le ministre de la Marine Mahmud Muhtar pacha comme ambassadeur en Allemagne, ce qui, espère-t-il, fera changer d'avis ce jeune ministre ambitieux, qui prend parti pour un rapprochement avec la Russie. « Or, écrit Mahmud Şevket pacha, j'étais moi d'avis qu'un rapprochement avec l'Allemagne serait plus productif<sup>17</sup>. » À propos de ses préférences, il ne

<sup>12</sup> Cette question, comme on va le voir, fera l'objet de longues tractations au moment de la nomination d'une nouvelle mission militaire allemande à la fin de l'année 1913.

<sup>13</sup> *Die Grosse Politik der europäischen Kabinette*, op. cit., vol. 38, 17.05.1913, p. 199.

<sup>14</sup> Dahlaus laisse entendre que le gouvernement ottoman s'est adressé avant la Guerre à l'Allemagne pour demander l'envoi d'un conseiller pour le ministère de l'Éducation. Il ne précise toutefois ni la date ni la demande exacte. Gencer ne cite que la déclaration de Mahmud Şevket pacha. Ce qui est sûr, c'est que les autorités allemandes ont accordé une grande attention aux déclarations du grand vizir et défini des moyens d'action pour renforcer l'influence allemande dans ce domaine. Elles se sont également mises d'accord dès cette époque pour envoyer comme conseiller Franz Schmidt, qui, dans les faits, ne sera nommé au service de l'Empire qu'en janvier 1915.

<sup>15</sup> Journal publié sous la direction de Adem Sarıgöl, *Harbiye Nazarı Sadrazam Mahmud Şevket Paşa'nın Günlüğü* [Journal du ministre de la Guerre Mahmud Şevket Pacha], Istanbul, İQ Kültür Sanat Yayıncılık, 2001, p. 71. Voir aussi Swanson, Glen Wilfred, *Mahmud Şevket Paşa and the Defense of the Ottoman Empire*, op. cit., p. 216.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 83.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 89.

fait ainsi pas vraiment mystère de son penchant pour l'Allemagne, comme il l'écrit dans son journal. Il rapporte à ce titre une conversation avec l'ambassadeur français menée à la mi-mars, dans laquelle ce dernier a reproché aux dirigeants ottomans d'être pro-allemands : « La France nous en voulait de prendre parti pour l'Allemagne. Le ministre des Affaires étrangères français s'en était même plaint auprès de notre ambassadeur Rifat pacha. Il a même insinué que je préférais l'Allemagne à la France. Et cela était vrai. » Pour autant, revenant sur les remarques d'İzzet pacha, qui estime qu'une guerre générale est imminente, et que l'Empire ottoman, si la Grande-Bretagne ne participe pas à la guerre, pourrait entrer en guerre aux côtés de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie et de l'Italie contre la France et la Russie, Mahmud Şevket pacha note : « Mais moi je ne croyais pas que la Russie avait à ce moment l'intention de faire la guerre à l'Allemagne et à l'Autriche-Hongrie. J'étais d'avis que, dans une guerre générale, nous devons rester neutres et attendre le développement des événements<sup>18</sup> ». Les dirigeants ottomans continuent à être préoccupés par l'attitude des puissances. En avril, Mahmud Şevket pacha reçoit la visite de Halid Ziya [Uşaklıgil], qui revient de Paris<sup>19</sup>. Celui-ci lui déclare : « Il ne faut pas accorder trop d'importance au fait que les Français sont contre nous et qu'ils prennent parti pour nos ennemis. Ils sont obligés de suivre la politique russe. S'ils ne trouvent pas d'accord avec la Russie, l'Allemagne écrasera la France. L'un des motifs, aussi, pour lesquels les Français sont contre nous, est que nous prenons parti pour l'Allemagne. »

Quoiqu'il en soit, les autorités allemandes, et Wangenheim en particulier, louent de manière répétée la politique du général. L'ambassadeur, dans un rapport adressé au chancelier Bethmann Hollweg, estime que la situation de l'Empire ottoman est bien meilleure grâce à l'action de Mahmud Şevket pacha<sup>20</sup>. Selon lui, tant que les Jeunes Turcs resteront au pouvoir, la politique turque sera celle de Mahmud Şevket. Mais les circonstances en décident autrement : un mois plus tard, à la mi-juin 1913, Mahmud Şevket pacha est assassiné par un Albanais. Aussitôt, les unionistes réagissent en proclamant le couvre-feu et la loi martiale et en condamnant à mort un certain nombre de personnalités de l'opposition.

## 2. *Le tournant des guerres balkaniques*

Le 12 juillet 1913, Said Halim pacha, membre du Comité union et progrès, est nommé grand vizir. Né au Caire, petit-fils du gouverneur d'Égypte Mehmed Ali,

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>19</sup> Le célèbre écrivain Halid Ziya [Uşaklıgil] a effectué des missions en Europe au cours de l'année 1913 – 1914. Pour des indications biographiques, voir l'annexe.

<sup>20</sup> *Die Grosse Politik der europäischen Kabinette*, *op. cit.*, vol. 38, 26.04.1913, p. 197 et suivantes. Ce rapport est également cité dans Tunaya, Tarık Zafer, *Türkiye'de Siyasal Partiler*, vol. 3, *op. cit.*, p. 185.

Said Halim est partisan de la solidarité islamique et d'une politique arabe active<sup>21</sup>. Talat et Halil<sup>22</sup> font également partie du gouvernement<sup>23</sup>. Ahmed İzzet pacha reçoit le portefeuille de la Guerre, mais sera remplacé quelques mois plus tard par Enver. Désormais, le CUP est véritablement au pouvoir.

La situation militaire dans les Balkans a entretemps tourné à la faveur de l'Empire ottoman : le 22 juillet 1913, cinq ans presque jour pour jour après le rétablissement de la constitution, l'armée ottomane peut reprendre Edirne. Mais ce faisant, les Ottomans vont à l'encontre des puissances et du traité de Londres. Toutefois les unionistes, Talat en tête, restent fermes, d'autant que les puissances ne réussissent pas à s'entendre. Le 29 septembre 1913, un peu moins d'un an avant le conflit mondial, la Bulgarie et l'Empire ottoman signent le traité de Bucarest. Un an plus tard, l'Empire ottoman entrera en guerre aux côtés des puissances centrales.

Durant cet entre-deux-guerres « d'une brièveté dramatique<sup>24</sup> », le CUP tient son cinquième congrès à Istanbul en septembre<sup>25</sup>. Dans son programme, il met en avant la nécessité d'une nouvelle législation pour l'économie. Ce faisant, il vise l'instauration d'une économie nationale qui encouragerait les Turcs à prendre une plus grande part dans l'activité commerciale<sup>26</sup>. Par ailleurs, les dirigeants unionistes ont pour projet de supprimer les capitulations<sup>27</sup>, et finiront par l'imposer aux puissances réticentes avant d'entrer en guerre. Le programme politique, nationaliste, souligne aussi la nécessité de développer l'éducation, de rendre la langue turque obligatoire dans les écoles, et d'adapter l'islam aux conditions contemporaines.

Même si les unionistes ont pu reprendre Edirne en juillet, les guerres balkaniques marquent un tournant décisif dans l'histoire de la période jeune-turque. Privant l'Empire de ses provinces européennes, elles constituent en un certain sens, « l'acte de décès » de l'ottomanisme<sup>28</sup>. Elles ont en tous les cas plongé les intellectuels ottomans dans une profonde crise politique et morale : de toute évidence, le

<sup>21</sup> Voir Landau, Jacob M., *The Politics of Pan-Islam*, op.cit., p. 84 et suivantes.

<sup>22</sup> Sur le rôle de Halil [Menteşe], voir Syed Tanvir Wasti, « Halil Menteşe – The Quadrumvir ». In : *Middle Eastern Studies*, vol. 32, N° 3, juillet 1996, pp. 92 – 105.

<sup>23</sup> Akşin, Sinan, *Jön Türkler ve İttihat ve Terakki* [Les Jeunes Turcs et le Comité union et progrès], Istanbul, İmge Kitabevi Yayınları, 2001 (1<sup>ère</sup> éd. 1980), p. 380.

<sup>24</sup> Dumont, Paul, « La mort d'un empire ». In : Mantran, Robert (dir.), *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris, Fayard, 1989, p. 610.

<sup>25</sup> Voir Tunaya, Tank Zafer, *Türkiye'de Siyasal Partiler*, Vol. 3, op. cit., pp. 292 - 294.

<sup>26</sup> Sur ce sujet, voir Ahmad, Feroz, « Vanguard of a Nascent Bourgeoisie : The Social and Economic Policy of the Young Turks 1908 – 1918 ». In : Okyar, O. et İnalcık, H., *Türkiye'nin Sosyal ve Ekonomik Tarihi (1071 – 1920)*, Ankara, Meteksan, 1980, pp. 329 – 350 ; et Toprak, Zafer, *Türkiye'de Ekonomi ve Toplum (1908 – 1950)*. *Milli İktisat – Milli Burjuvazi* [L'économie et la société en Turquie (1908 – 1950). L'économie nationale, la bourgeoisie nationale], Istanbul, Tarih Vakfı Yurt Yayınları, 1995.

<sup>27</sup> Sur ce point, voir : Elmacı, Mehmet Emin, *İttihat – Terakki ve Kapitulasyonlar*, Istanbul, Homer Kitabevi, 2005.

<sup>28</sup> Toprak, Zafer, *Türkiye'de Ekonomi ve Toplum (1908 – 1950)*, op. cit., p. 4.

rétablissement de la constitution n'a pas suffi à guérir l'Empire de ses maux. Par ailleurs, l'Europe a laissé faire le démembrement de l'Empire et l'a parfois même provoqué. Enfin, le poids des guerres qui se sont succédées a été supporté essentiellement par les Turcs d'Anatolie<sup>29</sup>. En fait, la crise des intellectuels ottomans traverse à cette époque tous les courants d'idée. En 1913/14, ils se rejoignent sur la conviction que l'Empire va à sa perte et partagent le même sentiment d'urgence.

Parmi ces courants, le panturquisme, opposé à l'ottomanisme qui vise à « l'union de tous les éléments », rencontre un écho croissant même si l'ottomanisme va rester la ligne officielle de la politique unioniste. Après la révolution, l'activité d'intellectuels qui plaident pour une « nouvelle langue » (*yeni lisan*), moins chargée de mots arabes et persans, et pour la redécouverte de la culture turque s'est développée<sup>30</sup>. Une Association turque (*Türk Derneği*) est fondée au lendemain de la révolution. L'association *Genç Kalemler* (les Jeunes Plumes), à Salonique, milite pour un « nationalisme linguistique » tout en restant ottomaniste. En août 1911, Yusuf Akçura fonde *Türk Yurdu* (La Patrie turque) qui rassemble un grand nombre d'immigrants turcs de Russie, et dont la revue du même nom est la première publication vraiment panturquiste. Cette association est remplacée par *Türk Ocağı* (Le Foyer turc) mais la revue perdure.

Certes l'idée d'un nationalisme turc n'est pas partagée par tous les intellectuels ottomans, loin de là. Par ailleurs, les théoriciens qui écrivent dans ces revues s'opposent parfois sur la compréhension de ce nationalisme, que certains estiment devoir servir l'État ottoman, tandis que d'autres veulent aller plus loin, vers le « touranisme ». Ils discutent également de la définition à donner à cette nation, certains voulant la faire reposer sur la culture et l'éducation, d'autres sur la notion de « race »<sup>31</sup>. En tous les cas, le débat sur la question est bien ouvert à la veille de la Guerre.

Sur le plan politique, le CUP, sous l'impulsion de l'idéologue du parti Ziya Gökalp, se rapproche des Foyers turcs<sup>32</sup>. En 1913 est créée la *Türk Bilgi Derneği* (La Société savante turque), liée aux Foyers, et officieusement patronnée par le Comité. Cette société publie une revue, la *Bilgi mecmuası* [La revue de la science]. Peu à peu, le nationalisme turc ne se limite donc plus seulement à la langue, mais devient politique, surtout après les guerres balkaniques. Parallèlement, l'anti-impérialisme revient à l'ordre du jour par l'intermédiaire d'un publiciste socialiste

<sup>29</sup> Voir Georgeon, François, « La montée du nationalisme turc dans l'État ottoman (1908 – 1914) ». In : *ibid.*, *Des Ottomans aux Turcs*, op. cit., pp. 23 – 39, ici p. 26.

<sup>30</sup> Voir Arai, Masami, *Turkish Nationalism*, op. cit.

<sup>31</sup> Georgeon, François, « La montée du nationalisme turc », op. cit., p. 31.

<sup>32</sup> Landau, Jacob M., *Pan-Turkism*, op. cit., p. 42, et Köroğlu, Erol, *Türk Edebiyatı ve Birinci Dünya Savaşı (1914 – 1918), Propagandanın Milli Kimlik İnşasına* [La littérature turque et la Première Guerre mondiale (1914 – 1918). De la propagande à la construction d'une identité nationale], Istanbul, İletişim Yayınları, 2004, pp. 156 et suivantes.



venant de Russie et ayant vécu et publié en Allemagne : Alexander Helphand dit Parvus<sup>33</sup>, arrivé dans la capitale de l'Empire en 1910. Entré rapidement en contact avec les intellectuels jeunes-turcs, il a publié dans la presse unioniste comme le *Tanin* et dans les revues nationalistes<sup>34</sup>, notamment dans *Türk Yurdu*. Il s'intéresse surtout à l'influence économique des puissances sur l'Empire et exhorte les dirigeants ottomans à prendre des mesures pour créer une économie nationale. Lors de l'éclatement de la Première Guerre mondiale, Parvus prendra également parti pour l'entrée de l'Empire ottoman aux côtés des puissances centrales.

Le CUP, par ailleurs, ne rejette pas complètement le panislamisme. À partir de janvier 1913, il finance une ligue panislamique à Istanbul dont le grand vizir Said Halim est nommé secrétaire général<sup>35</sup>. L'association compte des membres éminents, comme l'oncle d'Enver Halil bey [Kut]. À la veille de la Guerre, l'union des musulmans est mise en valeur par un certain nombre d'intellectuels. Ainsi, en 1913, Celal Nuri [İleri], journaliste de formation juridique<sup>36</sup>, publie une brochure intitulée *İttihad-ı İslam : İslamın mazisi, hali, istikbali* (« L'union de l'Islam : le passé, le présent et le futur de l'Islam ») dans laquelle il met en évidence la nécessité d'une union islamique contre l'agression européenne<sup>37</sup> et dans laquelle il défend la nécessité de l'appropriation des méthodes et de la technologie européenne tout en restant fidèle à l'esprit de l'islam<sup>38</sup>.

Ainsi, à la suite des guerres balkaniques, les dirigeants et les intellectuels ottomans sont de plus en plus sensibles aux arguments anti impérialistes et s'intéressent de plus près aux courants nationalistes et panislamistes. Ces changements, évidemment, ont des conséquences sur leur appréhension de la situation internationale.

<sup>33</sup> Voir Dumont, Paul, « Un économiste social-démocrate au service de la jeune Turquie ». In : *ibid.* (dir.) : *Du socialisme ottoman à l'internationalisme anatolien*, Istanbul, Isis, 1997, pp. 41 – 55.

<sup>34</sup> Karaömerlioğlu, M. Asım, « Helphand – Parvus and his Impact on Turkish Intellectual Life ». In : *Middle Eastern Studies*, vol. 40, n° 6, novembre 2004, pp. 145 – 165.

<sup>35</sup> Landau, Jacob M., *The Politics of Pan-Islam*, op. cit., pp. 92 – 93.

<sup>36</sup> Voir l'annexe biographique.

<sup>37</sup> Voir Landau, Jacob M., *The Politics of Pan-Islam*, op. cit., pp. 80 – 84.

<sup>38</sup> Ülken, Hilmi Ziya, *Türkiye'de Çağdaş Düşünce Tarihi*, Istanbul, Ülken Yayınları, 1998 (1<sup>ère</sup> éd. 1966), p. 405.



### 3. *Enver pacha : figure centrale et ambiguïtés du personnage*

« Mais je répète j'aime les Allemands non pas par sentimentalité, mais parce qu'ils ne sont pas dangereux pour notre chère patrie ; au contraire ils sont utiles et les intérêts des deux pays marchent et pourront marcher encore bien longtemps ensemble. Et je reviens sur mes disputes avec Hans, ce n'est pas le sentiment qui unit les nations, c'est l'intérêt. Toutes mes opinions personnelles n'ont rien à faire avec l'intérêt national (...)»<sup>39</sup>. »

#### *Remarques sur la personnalité d'Enver*

Le personnage d'Enver est lié à la question de l'entrée de l'Empire ottoman dans la guerre aux côtés des puissances centrales. En ce sens, l'historiographie a souvent expliqué cette question par le fait qu'Enver était sous l'influence de l'Allemagne. Même si cette vision, qui présente la politique d'Enver de manière réductrice, a été corrigée, il nous semble essentiel pour notre sujet de revenir sur « le cas Enver<sup>40</sup> », pour reprendre les termes de l'ambassadeur allemand.

Enver est né en 1881 à Istanbul, la même année que Mustafa Kemal (Atatürk). Il a grandi à Monastir, puis a poursuivi son éducation à l'école militaire d'Istanbul dont il est sorti en 1902 avec le grade de capitaine d'état-major. Nommé à la 3<sup>ème</sup> armée postée en Macédoine, il a rejoint en 1906, comme beaucoup d'autres officiers de cette armée, la Société ottomane de la Liberté fondée à Salonique, qui reprendra bientôt le nom de Comité union et progrès. Enver a alors été chargé de fonder un groupe à Monastir, où se trouvaient les quartiers généraux de la 3<sup>ème</sup> armée, et a effectué la liaison entre les deux comités<sup>41</sup>. Après avoir pris le maquis lors des révoltes qui ont mené à la révolution de juillet 1908, il est devenu l'un des « héros de la liberté ». Il a également participé à la libération d'Istanbul en 1909 sous le commandement de Mahmud Şevket pacha, puis a été envoyé en Allemagne comme attaché militaire où il est resté deux ans. Il est présenté par Şevket Süreyya Aydemir, auteur de la biographie la plus détaillée sur lui, comme étant un grand admirateur de l'Allemagne, de Guillaume II et de l'armée allemande<sup>42</sup>. Son séjour à Berlin reste cependant peu connu. Selon Aydemir, comme « héros de la liberté » et comme « possible leader militaire », il a eu droit à des égards particuliers de la part des autorités allemandes<sup>43</sup>, et a été reçu par le Kaiser. À part quelques lettres adressées à sa fiancée ou à sa sœur, nous disposons en ré-

<sup>39</sup> Lettre du 28 juillet 1911, citée in Hanioglu, M. Sükrü, *Kendi Mektuplarında Enver Paşa* [Enver pacha à travers ses lettres], Istanbul, DER Yayınları, 1989, p. 62.

<sup>40</sup> AA, *Türkische Staatsmänner, 1913 – 1915*, R 13798, Wangenheim au Ministère des Affaires étrangères, 1.11.1913, voir la citation complète plus loin.

<sup>41</sup> Zürcher, Erik J., *The Unionist Factor*, op. cit., p. 40.

<sup>42</sup> Aydemir, Şevket Süreyya, *Makedonya'dan Ortaasya'ya Enver Paşa* [Enver Pacha, de la Macédoine à l'Asie centrale], Istanbul, Remzi Kitabevi, volume I (5<sup>ème</sup> éd. 1995), II (7<sup>ème</sup> éd. 1999), III (5<sup>ème</sup> éd. 1999).

<sup>43</sup> *Ibid.*, vol. II, p. 202.

alité de très peu de témoignages d'Enver sur son séjour en Allemagne. Quoiqu'il en soit, Enver y a noué des contacts personnels, en particulier avec Hans Humann et avec sa sœur<sup>44</sup>.

De Tripolitaine, où il a été chargé d'organiser la résistance des Arabes, il a envoyé des lettres<sup>45</sup> à une amie allemande, dans un français parfois approximatif. Certaines de ces lettres ont été transmises à Ernst Jäckh, qui lui-même en a fait publier dans la presse dans le but de gagner l'opinion allemande à la cause ottomane durant la guerre de Tripolitaine. Pendant la Première Guerre mondiale, par ailleurs, un certain nombre d'entre elles, soigneusement choisies, seront publiées sous forme d'un ouvrage intitulé *Enver Pascha Um Tripolis* en 1918. Ainsi les partisans d'un rapprochement de l'Allemagne avec l'Empire ottoman ont contribué à faire d'Enver une légende<sup>46</sup>. Il faut dire que le personnage s'y prête, et toutes les sources s'accordent à le décrire comme un jeune homme beau, élégant, fin, qui comme certains s'en étonnent, reste fidèle à ses fiançailles avec l'une des très jeunes nièces du Sultan bien qu'il soit très courtisé en Allemagne. Pour parfaire le tableau, Enver, préoccupé par son image, n'hésite pas à porter la moustache à la manière de Guillaume II.

Dans ses lettres de Tripolitaine, Enver a exprimé sa colère vis-à-vis des puissances européennes contre lesquelles il s'est plaint de devoir combattre comme s'il était seul contre tous. Il a critiqué l'hypocrisie des puissances et dénoncé le fait que cette guerre fût apparue dans les journaux européens comme « une croisade du 20<sup>ème</sup> siècle dirigée vers l'islamisme (sic)<sup>47</sup> ». Il est également revenu sur la culture européenne qu'il a apprise à connaître en Allemagne et qu'il a comparée à

<sup>44</sup> Hans Humann, né à Izmir, était le fils d'un ingénieur allemand. Il a travaillé pour l'ambassade allemande à Istanbul, et a été attaché militaire pendant la Guerre.

<sup>45</sup> Hanioglu, Şükrü, *Kendi Mektuplarında Enver Paşa*, op. cit. L'historien Hanioglu, qui a eu accès aux archives personnelles de Ernst Jäckh conservées à l'Université de Yale, a retrouvé les lettres d'Enver écrites entre mars 1911 et septembre 1913. La plupart sont en français, certaines aussi en allemand. Elles présentent l'intérêt d'apporter des renseignements sur la personnalité d'Enver, et, pour notre sujet plus précisément, sur ses prises de position concernant l'Allemagne. La destinataire de ces lettres était probablement la sœur de Hans Humann.

<sup>46</sup> Voir Koloğlu, Orhan, « Enver Paşa Efsanesi'nde Alman Katkısı (1908 – 1913) – 1 » [La participation allemande à la légende d'Enver pacha]. In : *Tarih ve Toplum*, 78, 1990, pp. 15 – 22 et : « Enver Paşa Efsanesi'nde Alman Katkısı II. İslâm Dünyasını Alman Kültürü ile Harekete Geçirme ve Dr. Jäckh » [La participation allemande à la légende d'Enver pacha II. Le monde musulman, la culture allemande et Dr. Jäckh]. In : *Tarih ve Toplum*, 79, 1990, pp. 49 – 56.

<sup>47</sup> Sur une analyse des lettres, voir Haley, Charles D., « The Desperate Ottoman : Enver Paşa and the German Empire – I ». In : *Middle Eastern Studies*, Vol. 30, N° 1, Janvier 1994, pp. 1 – 51. Haley apporte une lecture originale des lettres d'Enver. Nous pensons toutefois qu'il se trompe lorsqu'il fait notamment remarquer qu'Enver utilise constamment le terme « turc » au lieu de « ottoman ». Enver écrivait ses lettres en français ou en allemand, deux langues dans lesquelles le mot « turc » était très courant.

la vie des Bédouins de Libye, qualifiant la civilisation européenne de « poison qui éveille<sup>48</sup> », d'une *Erkenntnis*<sup>49</sup> qui change tout.

En Tripolitaine, Enver s'est employé avec sérieux à sa tâche. Il a évoqué la province comme étant son « royaume », a appris aux Arabes le maniement des armes et s'est occupé des enfants qu'il voulait former « à l'ottomane », écrivant à son amie : « Je viens de renvoyer les petits écoliers qui ont fait leurs tirs réguliers de vendredi. Vous devriez voir comme ils travaillent bien, comme ils ont l'air martial avec leurs petits fusils. » Il précise qu'il a l'intention d'envoyer des enfants se former à Istanbul, ajoutant : « Ainsi pour l'avenir je prépare un bon élément pour la patrie. Ils deviendront les *Erbfeinde*<sup>50</sup> des Italiens. À ce point de vue j'ai tout bien préparé et même si je meurs ou si je suis forcé de quitter le pays tout marchera selon mon désir<sup>51</sup>. » Enver en réalité a fait avec les enfants arabes ce que les Allemands essaieront de faire quelques années plus tard, pendant la Première Guerre mondiale, avec les jeunes Ottomans. Extrêmement pragmatique, il s'engagera d'ailleurs personnellement pour l'envoi massif d'enfants et de jeunes en Allemagne<sup>52</sup>.

À travers ces lettres, nous découvrons donc un personnage déçu par la politique des puissances et fortement méfiant vis-à-vis de la culture occidentale, tout en jugeant son appropriation inévitable dans le temps. À propos des relations entre l'Empire et l'Allemagne, il a écrit de Tripolitaine que les deux pays étaient liés par une communauté d'intérêts. Par ailleurs, l'officier jeune-turc ne se montre pas, comme les généraux d'une génération plus âgée, un ardent défenseur du système politique ottoman, et estime que le régime allemand est le plus approprié, notant :

« Moi comme militaire je suis pour l'absolutisme de l'armée, et comme système gouvernemental pour une constitution modérée comme chez vous. Alors il faut écraser toutes les têtes moyennes (*mittelmässig*) qui désirent partager le pouvoir, comme un français disait très justement : 'Avant la république il y avait en France un seul despote, et maintenant il y en a des centaines parce que tous les députés veulent faire sentir leur pouvoir' (sic)<sup>53</sup> ».

Après les guerres balkaniques, Enver est rentré à Istanbul, où il a été nommé chef de l'état-major du 10<sup>ème</sup> corps d'armée<sup>54</sup>. Ainsi que le note Şevket Süreyya Aydemir, les dix-huit mois qu'il a passés en Tripolitaine l'ont marqué en ce qu'ils ont constitué sa première grande épreuve. Faisant presque immédiatement suite à son séjour à Berlin, cette expérience lui a permis de faire certes ses preuves, mais l'a aussi confronté de plein fouet à la *Realpolitik*.

<sup>48</sup> Cité in : Hanioglu, Sükrü M., *Kendi Mektuplarında*, op. cit., p. 188. Comme nous l'avons précisé ci-avant, le français d'Enver est approximatif.

<sup>49</sup> Enver emploie le terme en allemand.

<sup>50</sup> « ennemis héréditaires ».

<sup>51</sup> Cité in *ibid.*, p. 189-190.

<sup>52</sup> Voir le chapitre sur la Première Guerre mondiale.

<sup>53</sup> Cité in *ibid.*, p. 175. On retrouve à nouveau ici l'idée de Mahmud Şevket pacha.

<sup>54</sup> Voir Zürcher, Erik Jan, *The Unionist Factor*, op. cit., p. 55.

*Enver pacha et l'Allemagne*

Longtemps, l'historiographie a simplifié les événements précédant la Première Guerre mondiale en considérant que l'intérêt et l'admiration d'Enver pour l'Allemagne suffisaient à expliquer la présence de la mission militaire allemande à Istanbul en 1914, et surtout l'entrée en guerre de l'Empire ottoman aux côtés des puissances centrales. Aydemir note par exemple :

« Et comme l'on sait, Enver Pacha est un admirateur inconditionnel de l'Allemagne et de l'armée allemande. Le fait qu'il fût, à cet âge, ministre de la Guerre et chef de l'état-major, et qu'en plus il appartînt au sérail en tant que *damad* du Sultan, soulevait des échos admirateurs dans la presse allemande, dans l'état-major allemand et particulièrement chez le Kaiser. D'ailleurs la première tâche d'Enver Pacha allait être d'agrandir la mission militaire et pour cela de conclure de nouveaux accords avec l'Allemagne (...)»<sup>55</sup>. »

Toutefois, les relations entre les autorités allemandes et Enver, après que celui-ci est nommé ministre de la Guerre au début de l'année 1914, sont tendues. Le Kaiser, notamment, a fortement condamné le coup d'État de 1913, durant lequel le ministre de la Guerre a été tué. Par ailleurs, Mahmud Muhtar Pacha, l'un des ennemis personnels d'Enver, a été nommé ambassadeur à Berlin<sup>56</sup>, et Guillaume II semble très bien s'entendre avec lui. Surtout, au-delà de cette querelle personnelle, la politique allemande de cette période est ambiguë, et le Kaiser semble soudain vouloir se rapprocher de la Grèce<sup>57</sup>.

Dans l'une de ses lettres datée du 17 août 1913, Enver écrit ainsi : « Je suis touché, chère amie, de la sympathie que l'Allemagne privée nous montre. Mais l'Allemagne officielle n'a pas les mêmes sentiments ! Quand même je prévois que l'Allemagne officielle finira aussi par nous être favorable pour sauvegarder son intérêt<sup>58</sup>. »

Wangenheim est conscient de ce problème, et note dans un rapport envoyé à la *Wilhelmstrasse*<sup>59</sup> : « Il est prévu qu'Enver bey vienne bientôt à Berlin pour se faire à nouveau opérer<sup>60</sup>. Cela me donne l'occasion de revenir encore une fois sur le 'cas Enver'. J'ai appris de source sûre qu'Enver continue à penser qu'il n'a pas mérité la disgrâce de Berlin. » Or, ajoute-t-il, « cet aspect ne peut nous laisser indifférents en ce qu'Enver, au cas où il reste en vie, va sans aucun doute jouer un grand rôle en Turquie, et que nous ressentirons alors son antipathie. » Ainsi, il recommande

<sup>55</sup> Aydemir, Şevket S., *Makedonya'dan Ortaasya'ya Enver Paşa*, vol. 2, op. cit., p. 433.

<sup>56</sup> Voir Imhoff, Generalmajor z. D., « Mahmud Muhtar Pascha ». In : *Geist des Ostens*, 1<sup>ère</sup> année, n°10, janvier 1914. Mahmud Muhtar pacha ne restera en fait qu'un an à ce poste et sera remplacé par Mehmed Rifat pacha, puis par İbrahim Hakkı pacha.

<sup>57</sup> Weber, Frank G., *Eagles on the Crescent. Germany, Austria and the Diplomacy of the Turkish Alliance, 1914 – 1918*, Ithaca, Cornell University Press, 1970, p. 50.

<sup>58</sup> Cité in Hanioglu, Şükrü, *Kendi Mektublarında Enver Paşa*, op. cit., p. 251.

<sup>59</sup> AA, *Türkische Staatsmänner, 1913 – 1915*, R 13798, Wangenheim au Ministère des Affaires étrangères, 1.11.1913.

<sup>60</sup> Enver souffrait en effet d'une infection de l'appendice.

« de tirer profit du séjour d'Enver à Berlin pour l'attirer à nouveau quelque peu vers nous. Ceci dit, il faudrait que ce rapprochement se fasse prudemment, de manière à ce qu'il ne paraisse pas intentionnel. » Insistant sur la nécessité de rester discret, il précise : « Le seul fait que des membres de l'ambassade se soient enquis de sa santé pendant sa grave maladie semble avoir éveillé sa méfiance, ainsi que j'ai pu en conclure d'une remarque légèrement ironique. »

L'ambassadeur souligne par ailleurs qu'un jeune frère d'Enver, du nom de Kâmil<sup>61</sup>, est parti à Berlin faire des études de physique, et ajoute : « D'après ce que je sais, il a l'intention d'étudier pendant cinq ans en Europe pour ensuite devenir fonctionnaire d'État dans le domaine de l'électricité, un poste qui est en ce moment occupé par un Arménien. Kâmil (...) s'est laissé convaincre d'aller à Berlin par le lieutenant capitaine Humann, commandant de la Loreley et ami d'Enver. Eu égard à de futures commandes, il serait bon d'attirer l'attention de l'industrie électrique sur Kâmil. Il habite chez un compatriote nommé Hakki qui travaille pour la Deutsche Bank. »

Ce détail est intéressant parce qu'il nous montre qu'Enver avait de solides contacts en Allemagne. Il semble aussi que Humann et Enver, dans le cadre de la politique nationaliste des unionistes, aient eu dès cette date pour projet d'élaborer un programme pour envoyer de jeunes Turcs en Allemagne étudier le génie civil et électrique afin de remplacer les Arméniens qui dominaient dans cette branche. Le frère d'Enver, Kâmil bey, a ainsi été l'un des premiers à partir, d'abord à Lausanne puis ensuite à Berlin pour qu'il ne subisse pas l'influence française. Humann lui fit par ailleurs rencontrer l'industriel Walther Rathenau<sup>62</sup>.

Dans un télégramme daté du 4 mars 1914<sup>63</sup>, Wangenheim attire une nouvelle fois l'attention des autorités allemandes, et du Kaiser en particulier, sur la nécessité de cesser de critiquer Enver, devenu entre temps ministre de la Guerre. Soulignant le fait que les représentants de Krupp n'ont pas été bien reçus par lui, il rapporte qu'il s'est renseigné auprès du grand vizir Said Halim pacha. Celui-ci lui a expliqué qu'Enver était irrité par les rapports de Mahmud Muhtar, son ennemi personnel, l'accusant de prendre plaisir à transmettre les critiques du Kaiser à propos d'Enver. Résumant les propos du grand vizir, Wangenheim note : « Ces déclarations touchent d'autant plus Enver qu'il a toujours été un grand admirateur de sa majesté l'empereur et un partisan convaincu de l'Allemagne. »

Pour les autorités allemandes, la nomination d'Enver comme ministre de la Guerre constitue une surprise, que l'attaché d'affaires Mutius exprime de la manière suivante<sup>64</sup> :

<sup>61</sup> Kâmil [Killigil] est le plus jeune frère d'Enver.

<sup>62</sup> Weber, Frank G., *Eagles on the Crescent*, *op. cit.*, p. 137.

<sup>63</sup> AA, Das Verhältnis Deutschlands zur Türkei, juillet 1911 – juillet 1914, R 13749, 4.03.1914.

<sup>64</sup> AA, Türkische Staatsmänner, 1.07.1913 – 31.10.1915, R 13798, Mutius au ministère des Affaires étrangères, 9.01.1914.

« Le jour où j'ai rencontré pour la première fois Enver pacha lorsqu'il a été nommé ministre de la Guerre, j'ai été impressionné par son caractère engageant. Enver n'est pas seulement, dans la pleine force de ses 31 ans, un militaire brillant ; il est aussi d'une élégance mondaine, qui, liée à une modestie apparente, à une timidité juvénile, fait qu'il est une personnalité qui va exercer une certaine magie, en particulier sur les jeunes gens. Son courage personnel ne fait pas de doute. Il l'a confirmé dans les combats contre les Komitadjis macédoniens, contre les Italiens en Afrique du Nord et *last but not least* sur le sol révolutionnaire de Constantinople. La mesure qu'il a prise il y a quelques jours à propos de la mise à la retraite de 280 hauts officiers, parmi lesquels des hommes comme Şükrî pacha, le défenseur d'Andrinople, et d'autres noms connus, a nécessité, au vu des circonstances ici, un courage comme sur un champ de bataille. »

D'ailleurs, note Mutius un peu plus loin, les médecins allemands qui l'ont soigné ont admiré sa tenue et son stoïcisme. Enver, poursuit-il, possède « un talent d'organisation prononcé et une volonté inflexible » ainsi qu'un « patriotisme rare en Turquie ». Selon Mutius, Enver « considère sa nomination au ministère de la Guerre comme un pas effectué en direction du pouvoir, peut-être même vers la plus haute fonction dans l'Empire turc » car, poursuit-il, « la situation intérieure et extérieure de la Turquie est telle qu'elle pousse presque automatiquement à la dictature ou à la chute. » Mutius rappelle ainsi que sans l'appui d'une autorité militaire, le comité est toujours tombé « à la manière d'un château de cartes », et que Mahmud Şevket pacha, « s'il avait été un autre homme, aurait pu devenir dictateur. » L'attaché présente également Enver comme étant plus fort que le CUP : « Si Enver est confronté à ce problème, je suis sûr qu'il ne capitulera pas devant le Comité. Froid, sans scrupule, décidé, il prendra le pouvoir », ajoutant : « Le destin de la Turquie a pris un tournant très critique depuis la nomination d'Enver comme ministre de la Guerre. » Au sujet de la mission militaire, il semble également qu'Enver ait critiqué sa présence dans une conversation menée avec Humann, en soulignant toutefois la nécessité de continuer à envoyer des officiers se former en Allemagne<sup>65</sup>.

Réaliste, Enver n'est donc ni « pro-allemand », ni au contraire « antiallemand » comme il a pu être affirmé<sup>66</sup>. Simplement, l'Allemagne est la puissance occidentale, européenne, qu'il connaît le mieux et qui a pu donc lui apparaître comme la puissance la plus « contrôlable ». La remarque du chargé d'affaires Mutius, qui précise dans l'un de ses rapports que la nomination d'Enver pacha comme ministre de la Guerre au début de l'année 1914 est, sur place, justifiée par le fait que « pour l'application des réformes que la mission militaire allemande introduira, une force jeune et énergique est nécessaire<sup>67</sup> » est peut-être à interpréter dans ce sens. Mutius ne précise pas qui lui a donné cette information, qui prend la forme,

<sup>65</sup> Weber, Frank G., *Eagles on the Crescent*, *op. cit.*, p. 37.

<sup>66</sup> Haley, Charles D., « The Desperate Ottoman... », *op. cit.*

<sup>67</sup> AA, Türkische Staatsmänner 1.07.1913 – 31.10.1915, R 13798 : « Ernennung Envers wird damit begründet, dass zur Durchführung der von der deutschen Militär-Mission einzuführenden Reformen eine jüngere durchgreifende Kraft als Kriegsminister erforderlich sei. »

*a posteriori*, d'un avertissement pour les autorités militaires allemandes. Ainsi, dès cette date, l'Allemagne a pu apparaître à Enver et à certains autres unionistes comme la puissance pouvant aider l'Empire ottoman sur le plan financier et technologique, tout en étant plus facilement contrôlable que les puissances de l'Entente. De la même manière que Mahmud Şevket pacha voulait nommer un général allemand pour contrôler l'armée, on peut penser qu'Enver Pacha était plutôt « pro-allemand » car ses contacts avec l'Allemagne, sa relative bonne connaissance du pays et de la langue allemande, ainsi que de l'armée et de l'état-major allemands, pouvaient lui permettre de mieux asseoir son pouvoir et de mieux contrôler tant les militaires allemands que le gouvernement et l'armée ottomane. C'est d'ailleurs ce qui arrivera : Enver deviendra un partisan convaincu de l'entrée en guerre de l'Empire ottoman aux côtés des puissances centrales. Il œuvrera avec succès en ce sens, parvenant, en bon politique, à convaincre Talat, Halil et Cemal<sup>68</sup>. Vis-à-vis des plus réticents, comme le grand vizir Said Halim ou le ministre des Finances Cavid bey, il saura aussi user d'arguments dissuasifs, comme la menace de démissionner. Sur ce point, il est indéniable qu'il a joué un rôle essentiel, même s'il est tout aussi évident que s'il n'avait pas été suivi, il n'aurait pas eu autant de marge de manœuvre.

Pour le moment, sur le plan idéologique, Enver, que Aydemir qualifie avant tout d'ottomaniste<sup>69</sup>, est néanmoins intéressé par l'activité des associations « turquistes » : il est le président d'un comité créé par *Genç Kalemler*<sup>70</sup>, soutient la revue *Türk Yurdu* et patronne l'association de scouts *İczi*<sup>71</sup>.

#### 4. L'accroissement de l'intérêt pour l'Allemagne à la veille de la Guerre

*Entre admiration et crainte : la persistance du regard français des Ottomans sur l'Allemagne*

En mai 1913, le professeur de géographie Faik Sabri bey<sup>72</sup> [Duran] tient à l'Université d'Istanbul une conférence sur l'Allemagne, publiée la même année avec une autre conférence du professeur Satı bey<sup>73</sup> sur le Japon, sous le titre « *Büyük Milletler : Almanya ve Japonya* » [Les grandes nations : l'Allemagne et le Ja-

<sup>68</sup> Ahmed Cemal, membre du Comité central, assumera pendant la Guerre le poste de commandement de la quatrième armée et de gouverneur de Syrie. Il est considéré comme faisant partie du « triumvirat ».

<sup>69</sup> Aydemir, Şevket S., *Makedonya'dan Ortaasya'ya Enver Paşa*, vol. 2, *op. cit.*, p. 490.

<sup>70</sup> Arai, Masami, *Turkish Nationalism*, *op. cit.*, p. 44. L'auteur ne précise pas à quelle date ce comité est créé, vraisemblablement en 1911/1912.

<sup>71</sup> Voir entre autre Landau, Jacob M., *Pan-Turkism*, *op. cit.*, p. 42.

<sup>72</sup> Faik Sabri bey sera professeur de géographie physique et professeur de géographie turque et musulmane à l'Université pendant la Guerre : voir *Die Welt des Islams*, vol. 4, 1916, p. 64.

<sup>73</sup> Il s'agit de Satı al-Husri, qui deviendra après la guerre un nationaliste syrien.



pon]. Dans ce texte de plus de vingt pages, Faik Sabri bey revient d'abord sur la situation de l'Allemagne au siècle passé, mettant en valeur le fait qu'elle était un pays pauvre, exposé à de nombreux troubles internes, sans unité nationale, pour ensuite aborder les raisons de son développement dans la deuxième moitié du 19<sup>ème</sup> siècle. L'ensemble de cette conférence rappelle fortement les idées des publicistes français de l'époque comme Jules Huret. On le remarque surtout aux analyses de la force des Allemands dans le domaine du commerce. Faik Sabri bey – citant d'ailleurs Georges Blondel<sup>74</sup> – met ainsi en évidence la capacité des Allemands à apprendre les langues étrangères et à connaître les conditions des pays avec lesquels ils ont des échanges commerciaux. L'influence française est également perceptible dans les détails livrés sur « l'Allemand », que Faik Sabri bey décrit comme étant « un peu lourd, peu enclin aux beaux-arts, sérieux, travailleur et modéré », avant de revenir sur l'éducation militaire qui règne en Allemagne. Il s'attarde également sur le fait que les Allemands aiment faire partie d'associations de toute sorte, qu'ils ont besoin de sentir qu'ils sont unis, et qu'ils surpassent toutes les nations dans leur respect de l'ordre. La réussite allemande, conclut-il, est donc due au sérieux avec lequel les Allemands travaillent et au plaisir qu'ils éprouvent à travailler. La conférence se termine sur les limites de l'économie allemande, qui encourt le risque de trop dépendre de ses importations en cas de protectionnisme, l'Allemagne ne possédant ni les richesses naturelles de l'Amérique, ni celles de colonies.

Quelques mois plus tard, dans la revue *İctihad*, Orhan Rıza publie un article intitulé « Medeni Irklar. Cermen Irkı, Japon Irkı » [Les races civilisées. La race germanique, la race japonaise]<sup>75</sup>, dans lequel il rappelle que la nation allemande s'est développée tardivement, en réaction contre la France. Après avoir souligné que les Allemands ne possèdent pas le caractère des peuples méridionaux, excités et violents, mais sont au contraire calmes, modérés et doux, avec un sens développé de la famille, Orhan Rıza note que les Allemands sont éduqués dans les écoles, les casernes et aussi par le gouvernement (qu'il qualifie de mélange entre une constitution et un absolutisme éclairé et juste), toutes institutions qui font se développer chez eux l'habitude de la droiture, de l'ordre et de l'obéissance, et de manière prononcée l'idée de collectivité et de participation collective (*fikir-i teaviin ve iştirak*). De cette manière, écrit-il, « de l'empereur jusqu'au citoyen le plus simple, chaque individu se considère comme l'artisan de l'œuvre commune » (*her ferd kendine eser-i müsterekin amesi göziyle bakıyor*). L'Allemagne est présentée comme une puissance stable dont l'impérialisme défie le monde anglo-saxon. Ainsi, met Orhan Rıza en valeur, le Reich constitue pour l'hégémonie de l'Angleterre une menace plus sérieuse que les États-Unis. Il est d'ailleurs avant tout une puissance militaire qui domine l'Europe par la paix armée, mais son économie en pleine crois-

<sup>74</sup> Georges Blondel (1856 – 1948), géographe et économiste, est l'auteur de plusieurs ouvrages sur l'Allemagne.

<sup>75</sup> *İctihad*, 8.01.1914 (26 kanun-i evvel 1329).

sance lui a aussi ouvert de nouveaux horizons. L'auteur revient ainsi sur les commis-voyageurs, chargés de comprendre les besoins des clients, et la déclaration de Bismarck selon laquelle les Français conquièrent d'abord et font ensuite du commerce, tandis que les Allemands suivent le drapeau du commerce. Ce principe, continue-t-il, lui a permis de pénétrer en douceur dans les pays étrangers et, par son influence économique, de se poser en protecteur spirituel et matériel comme en Chine et au Maroc. Ce texte est d'abord écrit sur un ton admiratif, notamment à propos du nationalisme allemand. Toutefois, l'auteur regrette que les idées de 1848 n'aient plus cours et dénonce l'agressivité de l'Allemagne de Guillaume II, concluant :

« La philosophie de 1848 n'existe plus en Allemagne. Déjà Nietzsche avait prévenu que l'Empire allemand détruirait l'esprit allemand. Le penseur du courant pangermaniste, Treitschke, n'a-t-il pas dit lui-même : « Au fur et à mesure que la civilisation progresse, son degré de spiritualité baisse ? ». Cette philosophie a fait place à une Allemagne avide [*mubteris*], matérialiste [*maddiyetperest*], impérialiste [*imperialist*], heureuse de faire trembler le monde... ».

Bien qu'il ne cite pas de références, l'article d'Orhan Rıza rassemble assez fidèlement les éléments de la représentation française de l'Allemagne, que nous commençons désormais à bien connaître et qui, toujours, oscille entre admiration et sentiment de menace, reconnaissance de la force de l'Allemagne et dénonciation de son agressivité. Nietzsche, lorsqu'il critique l'Allemagne impériale, est apprécié par les Français qui estiment que cet auteur est de leur côté dans l'opposition entre les deux nations<sup>76</sup>. Quant à l'historien nationaliste Treitschke, il nous paraît improbable qu'il soit connu et lu par les Ottomans à cette époque autrement que par le biais français<sup>77</sup>.

Par deux fois, dans la brochure *Büyük Milletler* et dans les articles d'Orhan Rıza, l'Allemagne et le Japon sont étudiés à la suite. Cela n'est certainement pas un hasard : le Japon, en effet, intéresse considérablement les Ottomans, qui admirent la manière dont ce pays a su se moderniser, s'occidentaliser sur le plan technique sans perdre pour autant sa propre culture<sup>78</sup>. Les Ottomans sont donc attentifs à la fois à un pays européen nouveau par rapport aux autres puissances et devenu incontournable sur la scène internationale et à un pays asiatique qui a réussi le compromis qu'eux-mêmes recherchent. Cette fascination pour le Japon continuera d'ailleurs sous la République kémaliste et, comme nous le verrons dans la suite de ce travail, le fait que le Japon fasse appel à des conseillers allemands servira parfois d'argument pour faire venir en Turquie des spécialistes allemands.

<sup>76</sup> Voir Digeon, Claude, *La crise allemande de la pensée française, op. cit.*, p. 457.

<sup>77</sup> Comme nous le verrons par la suite, une série d'articles sur Treitschke paraîtra durant la Guerre dans le *Yeni Mecmua* [La nouvelle revue].

<sup>78</sup> Ainsi que l'a si brillamment montré Alain Roussillon, *Identité et modernité. Les voyageurs égyptiens au Japon (19<sup>ème</sup> – 20<sup>ème</sup> siècle)*, Paris, Actes Sud, 2005.

Pour connaître l'Allemagne, les Ottomans continuent donc à avoir recours à des publications françaises : au printemps 1914, la revue *İctihad* publie une série de traductions de l'ouvrage de Victor Cambon intitulé *L'Allemagne au travail*<sup>79</sup>. L'ouvrage est paru en France en 1909, où il a connu un grand retentissement<sup>80</sup>. Les traductions sont de Orhan Rıza, qui après avoir publié la préface et traduit un chapitre sur le développement de l'Allemagne depuis les 50 dernières années, fait paraître des extraits sur l'éducation spécialisée et les études professionnelles, ainsi que sur les universités techniques de Hanovre et de Dantzig. Orhan Rıza, dans l'introduction de sa traduction, présente l'ouvrage de Cambon comme expliquant les « secrets et les hautes sources de la nation germanique qui envahit le monde et dont les progrès et les résultats industriels sont devenus une légende dans le monde ».

### *Prendre ses distances avec la France ?*

Si le regard français sur l'Allemagne persiste, avec toutes ses contradictions, des voix commencent à dénoncer ce fait. En 1912 paraît ainsi dans *Le Mercure de France* un long article en langue française intitulé « Les Turcs à la recherche d'une âme nationale », traduit plus tard en turc et publié dans la revue *Türk Yurdu*. Dans ce texte, l'auteur – Joseph Nehoma qui signe du pseudonyme Pierre Risal – remet en cause les principes de l'ottomanisme, qu'il juge nuisibles aux Turcs. Il déplore également le fait que ceux-ci ne connaissent rien de leur culture et soient « à la remorque de la France », traduisant des romans français ou adaptant en turc la poésie française contemporaine<sup>81</sup>. Il regrette que beaucoup de jeunes gens turcs ne retiennent de la culture française que « le luxe, la légèreté, la blague », attitude qu'il qualifie de « singerie déraisonnable ». Ainsi, il souligne la nécessité de « répudier les idées humanitaires » en se référant aux penseurs français Le Bon et Fouillée<sup>82</sup> eux-mêmes, qui ont montré que ces « rêveries » ont mené la France au désastre de 1870, et se prononce pour un « éclectisme » : « À l'Europe empruntons sa science objective, son ardente et indomptable énergie, son goût de l'initiative, son sens pratique. Ce sont là choses d'excellent aloi, bonnes à prendre et qui nous mettrons vite en un rang enviable parmi les nations<sup>83</sup>. »

<sup>79</sup> « Almanya İş Başında !... ». In : *İctihad*, 23.04.1914 (10 nisan 1330), pp. 9 – 13 ; 30.04.1914 (17 nisan 1330), pp. 36 – 39 ; 14.05.1914 (1 mayıs 1330), pp. 71 – 74 ; 25.06.1914 (12 haziran 1330), pp. 194 – 198.

<sup>80</sup> Digeon, Claude, *La crise allemande de la pensée française*, op. cit., p. 480.

<sup>81</sup> Cité in Landau, Jacob M., *Tekinalp, Turkish Patriot (1883 – 1961)*, Istanbul, Publications de l'Institut historique et archéologique néerlandais de Stamboul, 1984, pp. 72 – 73. Landau attribue ce texte à Tekin Alp, ce qui a été corrigé depuis.

<sup>82</sup> Le sociologue Gustave Le Bon a introduit en France les notions de psychologie collective, tandis qu'Alfred Fouillée est un philosophe « positiviste ». Tous deux, tombés aujourd'hui dans l'oubli, étaient largement connus à l'époque.

<sup>83</sup> Cité in Landau, Jacob M., *Tekinalp*, op. cit., p. 76.

C'est dans une perspective semblable qu'est traduite la brochure de Davis Trietsch *L'Allemagne et l'Islam, une étude de politique mondiale*<sup>84</sup>, ainsi que le montre la préface écrite en 1913 par Mustafa Suphi<sup>85</sup>. Cette traduction constitue le premier numéro de la collection *İfham*, dont le nom a aussi désigné l'organe de presse d'un parti d'opposition à la politique unioniste formé un an auparavant, en 1912, et dont on suppose que Yusuf Akçura a été l'un des membres fondateurs<sup>86</sup>. Mais en mars 1913, Mustafa Suphi écrit dans la préface en question que l'*İfham* puis la revue qui a succédé *Vazife* ont cessé de paraître. La traduction en ottoman, peut-être pour cette raison, ne sera éditée qu'en 1915. Pour notre sujet il faut cependant noter que la préface a été écrite à la veille de la Guerre.

Le propos général de l'ouvrage de Trietsch<sup>87</sup> (en réalité un recueil d'articles écrits avant et pendant la guerre de Tripolitaine) est un plaidoyer en faveur d'une alliance entre l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Empire ottoman. Trietsch met en valeur que l'Allemagne a des intérêts très forts dans le monde musulman, et qu'elle peut ce faisant s'appuyer sur les Juifs qui émigrent en Palestine, parmi lesquels les germanophones sont de plus en plus nombreux. En général, les arguments avancés diffèrent peu de ceux de Jäckh, de Grothe ou de Rohrbach. Toutefois, l'auteur insiste plus que ces derniers sur l'importance du panislamisme, et considère que l'Allemagne a intérêt à avoir des relations étroites avec l'Empire ottoman parce que de lui justement dépend la possibilité de réaliser une union des pays musulmans. Il montre entre autres que ces pays constituent un marché potentiel énorme pour l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie.

Dans la préface, Mustafa Suphi met en valeur le fait que les publications ottomanes se concentrent en général sur des œuvres historiques, romantiques ou, plus rarement, des romans réalistes. Les quelques « œuvres sérieuses » qui sont retenues sont, écrit-il, « toujours traduites du français ». Pourtant, continue-t-il, « ceux qui s'intéressent aux ouvrages occidentaux savent bien que les ouvrages importants qui ont trait à l'Orient sont pour la plupart de langue anglaise et allemande ». Sur-tout, souligne-t-il, « les orientalistes, les archéologues, les hommes politiques, les diplomates allemands ont toujours analysé et suivi avec attention et d'un regard averti l'Orient, et en particulier le Proche-Orient ».

<sup>84</sup> Trietsch, Davis, *Deutschland und der Islam*, op. cit., traduit en ottoman sous le titre *Almanya ve İslam*, Istanbul, İfham Matbaası, 1331 (1915).

<sup>85</sup> Mustafa Suphi est surtout connu comme étant le fondateur du parti communiste. Sous la période jeune-turque, il a étudié à Paris, a été le correspondant du *Tanin* et a fait partie, jusqu'en 1912, du Comité union et progrès. Il sera banni d'Istanbul après l'assassinat de Mahmud Şevket pacha, c'est-à-dire peu de temps après avoir écrit la préface dont il est question. Voir l'annexe biographique.

<sup>86</sup> Ce parti était nationaliste, opposé à l'ottomanisme, et influencé par les courants socialistes. Voir Georgeon, François, *Aux origines*, op. cit., p. 42.

<sup>87</sup> Davis Trietsch (1870 – 1935) était un publiciste juif engagé dans la cause sioniste, directeur de revues telles que *Ost und West*, *Illustrierte Monatsschrift für modernes Judentum*, ou *Palästina, Zeitschrift für die kulturelle und wirtschaftliche Erschliessung des Landes*.

En fait, le recueil d'articles de Trietsch est plutôt un ouvrage de propagande destiné à des lecteurs allemands. Faute de renseignements, nous ne pouvons ici qu'émettre des hypothèses sur les raisons pour lesquelles la collection *İfham* projette en 1913 de publier cette traduction. Comme l'annonce Mustafa Suphi, il s'agit avant tout de faire connaître d'autres publications que les publications françaises. Par ailleurs, la brochure de Trietsch peut toucher les Ottomans musulmans, en ce qu'elle qualifie l'Empire de grande puissance et qu'elle met en évidence l'importance du monde musulman et celle de l'élément turc dans l'Empire. Elle critique également fortement la politique des puissances de l'Entente, à un moment où domine chez bon nombre d'intellectuels ottomans le sentiment que celles-ci ne peuvent que nuire à l'Empire. Mais son auteur présente tout aussi ouvertement l'Empire ottoman et le monde musulman comme un immense marché pour l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, et parle même de la possibilité d'en faire un Hinterland. La publication de cette brochure pourrait apparaître comme le souci d'informer les Ottomans des projets allemands. Mais il ne semble pas que ce soit le cas ici. Le fait est qu'elle sera publiée pendant la Guerre, ce qui montre bien qu'en réalité, comme nous allons le voir, le projet allemand de faire de l'Empire un marché de matières premières ne choque pas les nationalistes, qui préfèrent retenir que l'Allemagne est la seule puissance favorable au renforcement de l'Empire.

Les « Conversations polaires » (*Kütüb Musahabeleri*) publiées par le journaliste Celal Nuri en 1915 à la suite d'un voyage effectué deux ans auparavant en Russie et dans les pays scandinaves, qui l'a mené également pour quelques jours à Berlin<sup>88</sup>, constituent un exemple intéressant du regard nouveau que posent certains intellectuels sur l'Allemagne. À propos de Berlin, Celal Nuri rapporte qu'il a essentiellement éprouvé un sentiment de honte et de tristesse en observant tout à la fois la propreté des rues, la richesse de la ville, le degré de développement technologique (des automobiles aux usines en passant par l'électricité), la satisfaction des habitants et le développement des arts, notant :

« Durant quelques minutes, je regarde, troublé, de la Porte de Brandebourg à l'avenue *Unter den Linden*, l'artère la plus ordonnée, la plus géométrique et la plus propre du monde. Les automobiles passent à grande vitesse. Les gens sont incroyablement vivants et ont l'air heureux. La ville fonctionne comme une machine construite de la façon la plus moderne. Dans les magasins règne une grande activité. Tout est neuf, tout est propre<sup>89</sup>. »

L'auteur compare également l'état des soldats allemands, « grands de deux mètres », avec les soldats ottomans « fatigués et fluets », admire la force et le sérieux des femmes allemandes et trouve « révoltant de boitiller comme un lourdaud incapable dans cette Mecque du progrès. » Il ajoute encore : « Je souffre le martyr dans ce pays magnifique dans lequel j'étais pourtant venu pour apprendre et pour

<sup>88</sup> Voir Böer, Ingeborg, *Türken in Berlin 1871 – 1945*, op. cit., p. 117.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 118.

me divertir<sup>90</sup>. » Celal Nuri a également l'occasion de visiter Potsdam, ce qui lui donne l'occasion de revenir sur la déposition du sultan après la révolution, qu'il qualifie d'erreur. Potsdam lui apparaît comme le symbole d'une monarchie jeune et puissante, où l'héritage de Frédéric le Grand est encore clairement perceptible. Ainsi, précise-t-il, même si Versailles est plus riche que Potsdam, le palais de Louis XIV n'est pas vivant, tandis que Potsdam l'est encore. En ce sens, la France représente le passé, l'Angleterre le présent, et l'Allemagne l'avenir : « Dans cette perspective, le peuple des Germains mérite quelque attention. Il dispose d'une volonté de fer. Les Allemands ont presque tous l'âge de prendre les armes. C'est la raison pour laquelle l'Europe va rester encore 30 ou 50 ans sous l'influence germanique<sup>91</sup>. » À la fin de son séjour, il découvre aussi les lieux de distraction berlinois, qui lui donnent l'occasion de regretter le fait que des femmes doivent se vendre. Celal Nuri consacrera d'ailleurs un ouvrage à la question de la place de la femme dans la société en 1915, intitulé *Kadınlarımız* [Nos femmes]<sup>92</sup>, dans lequel il soulignera la nécessité de l'émancipation des femmes en accord avec l'Islam.

Les observations de Celal Nuri sont représentatives des idées que les intellectuels commencent à développer à cette date : l'Empire ottoman doit de toute urgence se moderniser, et l'Allemagne constitue un modèle approprié, car elle est un pays jeune et fort, au contraire de la France, qui apparaît de plus en plus comme une puissance passée. Toutefois, la mise en valeur de l'Allemagne comme puissance industrielle est liée, sur le plan culturel, à sa mise en valeur comme nation ayant sa propre identité. Ces idées correspondent à la manière dont les intellectuels envisagent de plus en plus l'occidentalisation, et qui consiste en l'appropriation de la technique et de la science européennes tout en préservant la culture musulmane, ou turque.

Sur le système éducatif allemand, la revue *İctihad* publie le 23 avril 1914<sup>93</sup> un article dont on pourrait traduire le titre par « L'éducation et la formation » (*Adam yetiştirmek* étant une expression qui signifie à peu près « développer les facultés intellectuelles de quelqu'un », « faire de quelqu'un quelque chose »). Cet article est signé Hasan Sermed<sup>94</sup>. Le propos de l'auteur est de mettre en valeur l'importance de l'éducation en Allemagne. Ainsi, il souligne que Bismarck est le premier à avoir dit que l'union de l'Allemagne, et sa victoire sur la France, était due aux instituteurs, ce qui, précise-t-il dans un long développement, signifie en réalité que la force de l'Allemagne provient du développement de sa science, répandue dans le peuple grâce aux écoles. Dans la même perspective, il écrit que si les trois grands hommes de l'Allemagne, le Kaiser, Bismarck et von Moltke, avaient été privés du

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 120.

<sup>92</sup> Ülken, Hilmi Ziya, *Türkiye'de Çağdaş Düşünce Tarihi*, op. cit., pp. 401 – 403.

<sup>93</sup> *İctihad*, 23.04.1914 (10 nisan 1330).

<sup>94</sup> Cet auteur était professeur à la faculté de Littérature et proche de Ziya Gökalp. Voir Ülken, Hilmi Ziya, *Türkiye'de Çağdaş Düşünce Tarihi*, op. cit., p. 332.

secours de ce peuple éduqué, ils n'auraient jamais pu mener le pays à la victoire. Il revient ensuite sur le fait que Moltke a servi dans l'Empire ottoman, mais que les Ottomans n'ont pas su en tirer profit et n'ont pas pu suivre ses conseils car ils ne possédaient pas le savoir nécessaire pour cela : « Quel profit en avons-nous tiré ? Aucun. Nous n'avons pas suivi le chemin qu'il nous a montré ni accepté ces conseils (...) Nous les avons même refusés, méprisés. » Ainsi, il critique ses compatriotes qui n'ont pas vu que Moltke était un génie auquel tout le monde s'adresse en Allemagne. D'ailleurs, il précise que les Ottomans n'ont profité d'aucun des généraux allemands présents dans l'Empire « car nous n'étions pas prêts sur le plan de la science. » Après s'être attardé un moment sur le manque de connaissance dans les domaines de la géométrie et de l'arithmétique, il revient sur les raisons du manque d'éducation dans l'Empire ottoman, dénonçant le fait qu'il n'y ait pas dans l'Empire de professeurs comme ceux qui ont éduqué la nation allemande entre 1840 et 1870 et qu'il n'y ait pas non plus de moyens, de méthode ni même d'intérêt pour former ces professeurs. Il critique enfin longuement et sévèrement l'insuffisance du système scolaire.

Dans cet article, l'Allemagne est prise comme référence pour montrer que l'éducation du peuple est essentielle, et que la guerre contre la France a été gagnée pour cette raison. L'auteur estime aussi que les missions militaires allemandes n'ont pas apporté de résultats probants à cause du manque d'éducation des Ottomans. Il s'agit certainement d'un des derniers articles aussi critiques avant la mise en place de la censure sur la presse quatre mois plus tard<sup>95</sup>.

### *L'intérêt pour le nationalisme allemand*

Souvent, l'historiographie a souligné que les théoriciens du panturquisme étaient pro-allemands<sup>96</sup>, sans toutefois en expliciter les liens – encore très ténus – et sans peut-être assez faire la distinction entre la période de l'avant-guerre, au moment où rien de concret n'indique que l'Empire ottoman va devenir l'allié de l'Allemagne, et la période de la Première Guerre mondiale, durant laquelle les panturquistes participeront activement à la propagande de guerre et s'intéresseront de manière plus précise à l'Allemagne. Pour le moment, il est vrai que les panturquistes ont une vision positive de l'Allemagne, comme nous avons commencé à le voir avec Yusuf Akçura. Sensibles à la réussite exemplaire de l'Allemagne, certains cherchent à en comprendre la spécificité, par rapport le plus souvent à la culture française.

<sup>95</sup> Voir Köroğlu, Erol, *Türk Edebiyatı ve Birinci Dünya Savaşı*, op. cit., p. 55 et suivantes. Voir aussi Karabekir, Kâzım, *Birinci Cihan Harbine Nasıl Girdik ?* [Comment sommes-nous entrés dans la Première Guerre mondiale?], volume 2, Istanbul, Emre Yayınları, 1995 / 2000.

<sup>96</sup> Voir par exemple Landau, Jacob M., *Pan-Turkism*, op. cit., p. 43.



Dans le troisième numéro de la revue *Bilgi Mecmuası*<sup>97</sup>, l'un des panturquistes les plus connus, Tekin Alp, fait paraître un article intitulé « Almanlarda İçtimai Hayat : Alman Mütelimlerinin Yaşayışı » [La vie sociale chez les Allemands : la façon de vivre des étudiants allemands]<sup>98</sup>, dans lequel il exprime sa profonde admiration pour le mouvement national allemand en décrivant les « *Verbindungen* », ces associations estudiantines qui s'étaient développées au début du 19<sup>ème</sup> siècle<sup>99</sup>.

Né en 1883 à Serrès dans une famille juive orthodoxe sous le nom de Moïse Cohen<sup>100</sup>, Tekin Alp avait étudié à Salonique, en menant d'abord des études pour devenir rabbin puis en se tournant par la suite vers le droit. Parallèlement, il avait commencé à écrire des articles, sur le socialisme notamment, et était devenu franc-maçon durant cette période. Il avait également participé au congrès sioniste de Hambourg en 1909 mais s'était opposé à l'idée d'un foyer juif en Palestine. À partir de 1908, il était devenu actif au sein du Comité union et progrès, même s'il n'en avait jamais pénétré le noyau dur. Il s'était alors consacré à la rédaction d'articles promouvant la fraternité entre les Juifs et Turcs. Après la conquête de Salonique par les Grecs en 1912, il avait passé quelques mois à Vienne avant de s'installer à Istanbul. Parlant couramment le turc, le français, l'allemand et le judéo-espagnol et connaissant aussi l'hébreu, l'anglais, le grec moderne et l'italien, il enseignera pendant la Guerre le droit et l'économie politique à l'Université, s'investira dans l'exportation du tabac et continuera parallèlement son activité intellectuelle en entretenant des contacts avec Ziya Gökalp et Celal Sahir, en rédigeant des articles pour les revues turquistes, telles que *Türk Yurdu* ou *Yeni Mecmua*, et en publiant une revue hebdomadaire économique, *İktisadiyat Mecmuası*, organe de l'Association économique (*İktisat Derneği*) qu'il fondera en 1916. Après la Guerre, il deviendra un partisan convaincu de Mustafa Kemal et prendra le nom de Munis Tekinalp, Tekin Alp étant son nom de plume.

Tekin Alp, comme la grande majorité des intellectuels de l'époque, a d'abord soutenu la révolution jeune-turque et l'idée de l'ottomanisme, pour ensuite s'intéresser à la question du nationalisme turc et du panturquisme, dont il développera sa vision en 1914 – certainement juste après l'entrée de l'Empire ottoman dans la guerre<sup>101</sup> – dans un ouvrage intitulé : *Türkler bu muharebede ne kazanabilir-*

<sup>97</sup> Sur cette revue, voir Toprak, Zafer, « Türk Bilgi Derneği (1914) ve Bilgi Mecmuası » [La Société savante turque et la Revue de la science]. In : İhsanoğlu, Ekmelddin (dir.), *Osmanlı İlmî ve Meslekî Cemiyetleri* [Les associations scientifiques et professionnelles ottomanes], Istanbul, Edebiyat Fakültesi Basımevi, 1987, pp. 247 – 254. Voir aussi Köroğlu, Erol, *Türk Edebiyatı ve Birinci Dünya Savaşı*, op. cit., pp. 158 – 159.

<sup>98</sup> In : *Bilgi Mecmuası*, n° 3, 1329 (1913). Dans le numéro suivant, il publie un article intitulé « Almanlarda İçtimai Hayat : Askeri Yaşayışı » [La vie sociale chez les Allemands : la façon de vivre des militaires].

<sup>99</sup> Voir Richard, Lionel, *La vie quotidienne sous la République de Weimar*, Hachettes Littérature, Paris, 1983, p. 177.

<sup>100</sup> Sur sa vie, voir Landau, Jacob M., *Tekinalp*, op. cit.

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 10.

*ler ? Büyük Türklik : en meşhur Türkçülerin mütalaatı* [Que peuvent gagner les Turcs dans cette guerre ? Le panturquisme : opinions des panturquistes les plus célèbres], qui sera traduit en allemand un an plus tard<sup>102</sup>.

Pour l'heure, l'article de Moïse Cohen paru en 1913 concerne la vie estudiantine allemande. Ce sujet, explique-t-il, semblait étrange et sans signification particulière il y a encore deux ou trois ans. Soulignant que dans l'Empire ottoman, les étudiants n'ont pas de façon de vivre particulière, il précise qu'il n'y a pas en ottoman de mot pour les désigner, le terme « *talebe* » étant employé autant pour nommer les enfants des écoles primaires que les « messieurs barbus qui portent des redingotes » des écoles supérieures. Abordant ensuite les réflexions des intellectuels sur le nationalisme, il précise qu'au moment de la révolution, ceux-ci ont d'abord vécu une « période de tâtonnement » (en français dans le texte). Après avoir poursuivi comme but l'unification des nations vivant dans l'Empire ottoman, ils se sont tournés, selon l'auteur, vers l'idéal du panislamisme, pour finalement adopter l'idéal du nationalisme (*kavmiyetperverlik mefkuresi*), ce que Tekin Alp date de deux ans (en 1911 donc, au moment de la guerre de Tripolitaine). Cet idéal, relève-t-il, a été fortement critiqué à l'intérieur comme à l'extérieur, et l'est encore, la plupart le considérant comme une catastrophe pour le sultanat. Mais il affirme que parmi les intellectuels turcs, les opposants à ce courant constituent désormais une exception, les Turcs ayant acquis un « esprit national » (*bir ruh-u milli*) et une « conscience nationale » (*bir vicdan-ı milli*) qui va bientôt dominer la vie turque.

Toujours selon l'auteur, une « vie sociale », une « sociabilité » pourrait-on traduire (*bir topluluk hayatı*), a commencé à naître parmi les étudiants et va se renforcer au fur et à mesure, car même si les organisations étudiantes en sont encore à l'état embryonnaire, « l'important est l'existence d'une conscience nationale ». Or, souligne-t-il, ce sont les étudiants qui sont les réels porteurs du drapeau de la conscience nationale, et en ce sens, l'étudiant turc est « la lueur d'espoir du futur ».

Tekin Alp aborde ensuite le rôle de l'université en Allemagne, et celui de Fichte, estimant que les étudiants turcs se trouvent dans la même situation que les étudiants allemands cent ans auparavant. Cependant, précise-t-il prudemment, il ne s'agit pas « de présenter la vie estudiantine allemande comme celle à laquelle doivent se conformer les étudiants turcs ni d'imiter les étudiants allemands à la manière des singes », mais seulement de donner un exemple social (*ictimai bir misal*) dont il est possible de tirer profit. Pour l'auteur, il reste chez les étudiants allemands des traces de l'influence de Fichte, dont la principale est « l'extrême patriotisme » (*ifrat derecede hubb-i vatan*). En France, des courants hostiles au patriotisme comme l'internationalisme et le socialisme dominent une grande partie de la jeunesse, ce qui, estime-t-il, est impossible en Allemagne. Pour comprendre cette caractéristique, poursuit-il, il ne faut pas chercher à l'université mais en dehors, là où les étudiants s'amusent, dans les *Kneipe*, différents des lieux comme le

<sup>102</sup> Sous le titre : *Türkismus und Pantürkismus*, Weimar 1915.

Quartier Latin, ajoutant : « nous surprendrons difficilement les Allemands dans un cercle aux manières légères ». En Allemagne, continue-t-il dans un long développement, les étudiants boivent des bières dont les verres portent les armoiries du pays. Ils apportent les drapeaux des partis auxquels ils appartiennent. Tandis que dans un autre pays, ces réunions prendraient tout de suite un caractère de désordre, dans ces *Kneipe*, chacun s’amuse sans jamais nuire au bon ordre, car les Allemands sont disciplinés et ont reçu une éducation militaire. Ainsi, même lorsque les étudiants allemands s’amusent et boivent, ils restent avant tout patriotes. Ils chantent des chansons tirées d’un recueil (*Kommersbuch*), qui ne sont pas des chansons d’amour comme habituellement mais des chansons patriotiques, s’intéressant de près à ces textes qui contiennent « l’expression de l’esprit allemand ». Certaines de ces chansons, poursuit-il, évoquent aussi l’amour, mais la morale y est toujours présente. Il aborde ensuite la manière dont les étudiants allemands se comportent avec les femmes, mettant en valeur qu’à l’inverse des Italiens ou des Français, les Allemands ne tombent pas amoureux de « femmes légères », qu’ils méprisent, à l’instar de Schopenhauer. Pour l’auteur, les pensées contenues dans ces chansons contiennent une tristesse qui n’existe pas ailleurs. En ce sens, il insiste sur la mélancolie et la profondeur de ces textes, qui montrent « les sentiments profonds et glorieux de l’âme allemande ». L’auteur conclut, en bon social-darwiniste : « Ainsi, ces nations élevées de cette manière sont telles qu’elles ont un droit à la vie. »

Cet article s’inscrit dans la préoccupation des panturquistes de forger une conscience nationale turque chez les jeunes gens. Tekin Alp se montre attentif à la vie estudiantine allemande, en mettant en valeur l’organisation des étudiants en corporations. L’intérêt de ce texte réside également dans le fait que Tekin Alp aborde le rôle de Fichte et compare la situation des étudiants turcs à celle des étudiants allemands cent ans auparavant. Les chansons que Tekin Alp évoque témoignent de la redécouverte des légendes du Moyen Âge et de la littérature populaire. Elles ont été écrites après le mouvement de 1813 dirigé contre Napoléon, et ont constitué en réalité « un mythe créé après coup<sup>103</sup> ». La manière dont Tekin Alp détaille les réunions estudiantines indique qu’il y a pris part au moins une fois. Il resterait bien sûr à déterminer comment l’auteur s’est retrouvé dans ces *Kneipe* et avec quels milieux il était en contact. Dans le détail, l’article s’attarde beaucoup sur la manière dont les étudiants se comportent. Patriotisme, ordre, discipline sont les mots qui reviennent le plus souvent, comme dans la majorité des articles ou des ouvrages qui concernent l’Allemagne, mais cette fois avec une admiration réelle.

La parution en 1913 d’une brochure intitulée *Almanya nasıl dirildi* ? [Comment l’Allemagne s’est-elle relevée ?] mérite également que l’on s’y arrête. Il s’agit en fait de la traduction d’un article intitulé « Comment l’Allemagne se prépare à la guerre (La préparation de la lutte économique par l’Allemagne) », écrit par Antoine de

<sup>103</sup> Rovin, Joseph, *Histoire de l’Allemagne*, Paris, Seuil, 1994, p. 447.

Tarlé, un officier français qui a publié des articles dans *l'Echo de Paris*. Le traducteur, Recâi, fait précéder cette parution d'une longue préface. Malgré le fait que nous n'avons pas trouvé d'informations sur cette personne, la préface présente un intérêt certain. Recâi y lance un appel aux « intellectuels ottomans » (*osmanlı mütefekkirine*) pour mettre en place une littérature « patriotique » (*vatanperverâne*). Selon lui, les ouvrages publiés depuis la fin de l'ancien régime ont consisté en « badinages », en « disputes personnelles », en « échanges d'insultes », et même en des choses « immorales ». Or, souligne l'auteur, les intellectuels ottomans, en particulier les écrivains et les poètes, devraient se mettre au service de la nation. Celle-ci, en effet, ne connaît pas le gouvernement actuel, ne sait pas ses besoins, connaît peu les « sentiments patriotiques et nationaux » (*hissiyat-ı vatanperverâne ve milliye*), elle a perdu le sentiment du sacrifice à cause des longues tyrannies. Elle est incapable de faire la différence entre « l'intérêt général et l'intérêt privé », et ne connaît pas « ses nouveaux devoirs ». C'est pourquoi, continue l'auteur, il faut écrire encore et toujours « avec une langue de tous les jours » ces deux idées, ces deux sentiments, que ce soit dans des poèmes en vers ou en prose, dans des articles, des romans, des pièces de théâtre. Les écrivains et les scientifiques, écrit-il, ne doivent pas se contenter de critiquer, ils doivent se sacrifier. Deux choses sont urgentes : des écoles patriotiques (*vatanperver mektebler*) et une littérature patriotique (*vatanperver edebiyat*). Or, écrit-il, personne n'ignore que l'Allemagne s'est relevée grâce à ces deux éléments. Et c'est la littérature qui pourra convaincre la nation et le gouvernement de développer des écoles. Les intellectuels doivent donc d'une part s'adresser au gouvernement pour le supplier de panser les blessures de la nation, et d'autre part apprendre à la nation ce dont elle a besoin, comment elle doit travailler, comment elle doit s'adresser au gouvernement pour obtenir ce dont elle a besoin. L'auteur poursuit en soulignant qu'il a toujours été persuadé du rôle de la littérature, et que la lecture d'un article d'une revue française (dont il ne précise pas le nom), intitulé « comment l'Allemagne se prépare à la guerre » lui a procuré une joie immense parce qu'il a pu y retrouver ses idées. En effet, met-il en valeur, l'article montre que la Prusse, après avoir été anéantie par Napoléon, s'est relevée grâce à ses écrivains. Les Français avaient tout détruit sauf « l'esprit de la pensée » (*ruh-ı tefekkür*). Dans cette situation, les intellectuels allemands ont su s'unir pour sauver la nation. C'est pour cette raison, explique-t-il, que les intellectuels ottomans doivent mettre en place un programme pour éduquer la nation, l'éducation de l'armée n'étant pas suffisante pour acquérir des victoires. Il est nécessaire, insiste-t-il, d'utiliser une « langue simple » pour pénétrer le cœur de la nation. Il propose donc la création d'une « commission des œuvres nationales » qui classerait les œuvres destinées au gouvernement ou à la nation. Il faut aussi des œuvres s'adressant à l'Europe, qui méprise la culture musulmane, en particulier arabe. Et il ne faut pas non plus, précise-t-il, oublier la valeur de la civilisation des Turcs et du Touran. Ainsi, conclut-il avant de passer à la traduction de l'article, les Ottomans doivent redécouvrir leur civilisation, et il relève du devoir des intellectuels de la révéler à la nation.

Il est intéressant de noter que la traduction de l'article français, qui a pour sujet le nationalisme allemand, sert de prétexte au traducteur pour écrire une longue préface justifiant la nécessité d'élaborer un programme pour mettre en place une littérature nationale, c'est-à-dire dans son esprit turque et arabe, non seulement pour le bien de l'Empire, mais aussi pour montrer aux Européens la valeur de la culture ottomane. Ici, un intellectuel trouve en l'Allemagne un exemple probant du rôle que les écrivains ont à jouer dans la mise en place d'une conscience nationale ottomane musulmane.

On le voit, les Ottomans qui s'intéressent à l'Allemagne l'abordent de diverses manières : certains épousent le point de vue français, d'autres estiment qu'il est temps de mieux connaître ce pays et sa culture, d'autres encore commencent à le citer en exemple pour le nationalisme ou le patriotisme, turc ou ottoman. Tous le font en réponse à un sentiment d'urgence par rapport à la situation de l'Empire. Pour notre sujet, on peut donc noter que l'intérêt pour l'Allemagne va croissant. Mais il est nécessaire de ne pas exagérer l'attraction des intellectuels panturquistes pour l'Allemagne. Sans doute, ces intellectuels éprouvent quelque sympathie pour ce pays et ont envie d'en savoir plus. Mais en réalité, la culture allemande ne constitue pas une référence de premier ordre. Ainsi, la revue *Türk Yurdu* ou la revue fondée en 1913 *Halka Doğru* [Vers le peuple] par exemple consacrent très peu d'articles à l'Allemagne avant la Première Guerre mondiale.

### 5. La poursuite des relations militaires : la mission militaire *Liman von Sanders*

« Lorsqu'il devint nécessaire de faire venir une mission étrangère dans le domaine militaire, il s'imposa de faire appel à l'Allemagne. Car on ne pouvait oublier les Moltke et les von der Goltz. Il était reconnu du monde entier que les Allemands possédaient une grande autorité dans le domaine militaire (...) <sup>104</sup> ».

« Nous avons été vaincus lors de la dernière guerre contre la Russie, à un moment où nous avons adopté la méthode militaire française. Avant cela, nous avons vécu la défaite des Français contre les Allemands. Ces événements nous ont effrayés, nous avons changé de méthode. Nous avons choisi la méthode allemande. Cela a été une erreur... On ne peut pas changer de méthode militaire comme d'uniforme. Mais ce serait désormais plus qu'une erreur de changer à nouveau les principes sur lesquels se fonde notre éducation militaire depuis 30 ans (...). Qu'on le veuille ou non, nous devons nous adresser à l'Allemagne, nos véritables intérêts et notre but l'exigeaient <sup>105</sup>. »

Après les défaites de l'armée ottomane dans les guerres balkaniques, le travail des militaires allemands avait été sérieusement critiqué, non seulement par les autres

<sup>104</sup> Yalçın, Hüseyin Cahid, *Siyasal Anılar* (éd. : Rauf Mutluay), Istanbul, Türkiye İş Bankası Kültür Yayınları, 2000 (1<sup>ère</sup> éd. 1976), p. 273.

<sup>105</sup> « İstanbul Postası » [Courrier d'Istanbul]. In : *Servet-i Fünun*, 18.12.1913 (5 Kanun-i evvel 1329).

puissances, mais aussi par certains militaires ottomans qui avaient demandé que la réforme de l'armée soit désormais conduite selon le modèle français<sup>106</sup>. Par ailleurs, comme nous l'avons dit à plusieurs reprises, les rapports entre les militaires ottomans et les officiers allemands avaient été souvent tendus, et ces derniers s'étaient heurtés à la résistance de leurs subordonnés ottomans<sup>107</sup>. Sous l'opposition, à l'été 1912, les relations militaires avaient connu un certain refroidissement.

Cependant, au tout début du mois de janvier 1913, avant le coup d'État unioniste, le ministre ottoman des Affaires étrangères de l'époque, Noradungiyan Efendi, avait demandé à Wangenheim de lui préciser les conditions dans lesquelles était employé le général français Eydoux, au service de l'armée grecque depuis février 1911. Selon Wangenheim, la Porte réfléchissait alors à la possibilité de faire venir un général allemand une fois la paix revenue pour en particulier faire disparaître la politique de l'armée. Toujours selon l'ambassadeur allemand, les hommes politiques ottomans dans leur ensemble pensaient à cette date qu'il était nécessaire de confier la réorganisation de la marine et de l'armée à des étrangers<sup>108</sup>. Un rapport de l'attaché militaire austro-hongrois Pomiankowski, daté du 28 février 1913, cinq jours donc après le coup d'État, met en valeur le fait que l'idée de faire appel à un général allemand venait de l'ambassadeur ottoman à Paris, Münir pacha et que Mahmud Şevket pacha, Enver et Talat avaient acquiescé à ce projet<sup>109</sup>.

En mars 1913, l'idée est reprise et développée par Mahmud Şevket, qui la présente au conseil des ministres. Au gouverneur d'Istanbul Cemal, il explique qu'il n'est pas possible de changer d'orientation pour réformer l'armée et que les officiers ont tous été formés d'après les méthodes allemandes. Il lui annonce donc son intention, une fois la paix conclue, de faire venir une mission allemande et de confier le commandement d'un corps d'armée à un général allemand<sup>110</sup>, d'y placer à la tête de chaque unité des officiers allemands et de former ainsi un corps modèle, dans lequel les officiers des autres corps y seraient formés pendant un

<sup>106</sup> Mühlmann, Carl, *Deutschland und die Türkei, 1913 – 1914. Die Berufung der deutschen Militärmission nach der Türkei 1913, das deutsch-türkische Bündnis 1914 und der Eintritt der Türkei in den Weltkrieg*, Berlin 1929, p. 3.

<sup>107</sup> Voir Swanson, Glen W., *Mahmud Şevket Paşa and the Defense of the Ottoman Empire*, op. cit., pp. 223-224.

<sup>108</sup> *Die grosse Politik der europäischen Kabinette*, op. cit., vol. 38, 2.01.1913 et note de bas de page, p. 193.

<sup>109</sup> *Ibid.*

<sup>110</sup> Dans un article intitulé « Reporting Him and His Cause Aright. Mahmud Şevket Paşa and the Liman von Sanders Mission » (In : *Cahiers d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien*, n° 12, Perception de la révolution française et interprétation de ses concepts : les cas turc et iranien. [En ligne], mis en ligne le 30 mars 2004. URL : <http://cemoti.revues.org/document381.html>. Page consultée le 17.07.2004), M. Naim Turfan met en évidence que Mahmud Şevket voulait nommer un général allemand pour contrôler l'activité politique des officiers et pouvoir exercer pleinement son pouvoir. C'est effectivement ce qu'il avait déjà voulu faire avec von der Goltz en 1909 – 1910. Pour notre sujet, en tous les cas, le projet de nommer un général est maintenu après la mort du général.

certain temps. Il exprime aussi son projet de faire venir des spécialistes pour réorganiser les différentes sections du ministère de la Guerre, l'état-major général, les écoles et les usines militaires.

En mai 1913, Şevket fait savoir aux autorités allemandes qu'il souhaite que soit nommé un général qui aura des pouvoirs aussi étendus que ceux du général français Eydoux en Grèce mais qu'il doit s'agir d'un militaire n'ayant pas encore servi dans l'armée ottomane, afin que celui-ci ne s'appuie pas sur les officiers turcs qu'il connaît, comme cela avait été le cas avec von der Goltz, dont les relations privilégiées avec Pertev pacha avaient irrité un certain nombre d'officiers ottomans<sup>111</sup>. La demande officielle est formulée le 13 mai.

Du côté allemand, les milieux militaires sont inquiets du fait qu'après le désastre des guerres balkaniques, la réputation de l'armée allemande risque à nouveau d'être entamée en cas d'échec d'une nouvelle mission<sup>112</sup>. Wangenheim pour sa part estime qu'il est nécessaire d'accéder à la demande des autorités ottomanes afin d'éviter que celles-ci ne se tournent vers une autre puissance. Par ailleurs, la perspective d'acquérir de nouvelles commandes d'armes constitue un argument de taille. Surtout, estime Wangenheim, « la puissance qui contrôle l'armée (...) sera toujours la plus forte en Turquie (...) »<sup>113</sup>. Finalement, les militaires proposent Liman von Sanders comme chef de la mission.

Le successeur de Mahmud Şevket pacha, Ahmed İzzet pacha, écrit dans ses mémoires s'être opposé au fait de confier le commandement à un général allemand, et avoir déclaré à Mahmud Şevket : « Si l'on donne le commandement de l'armée à un Allemand, alors on peut bien aussi donner la fonction de grand vizir et le ministère des Affaires étrangères à des étrangers<sup>114</sup>. » Mais après avoir été nommé ministre de la Guerre, Ahmed İzzet reprend néanmoins les négociations, sur l'insistance notamment de Talat et du prince héritier Yusuf İzzedin.

Le contrat de Liman von Sanders, conclu en décembre 1913, accorde de larges droits au chef de la mission militaire, prévue pour cinq ans : en tant que membre du haut conseil militaire, Liman von Sanders doit être écouté sur toutes les questions qui touchent à l'armée et à la défense de l'Empire. L'ensemble de l'enseignement militaire lui est confié, ainsi que la formation de l'état-major. Les officiers sous son commandement ne peuvent être nommés ailleurs qu'avec son accord, et il est également responsable du choix des officiers à envoyer en Allemagne. Par ailleurs, il obtient seul le droit de décider de l'engagement d'officiers étrangers. Le premier corps d'armée, stationné à Istanbul et dans ses environs, lui est confié, le projet étant d'en faire un corps modèle.

<sup>111</sup> Swanson, Glen W., *Mahmud Şevket Paşa and the Defense of the Ottoman Empire*, op. cit., p. 235.

<sup>112</sup> Wallach, Jehuda L., *Anatomie einer Militärhilfe*, op. cit., pp. 121 et suivantes.

<sup>113</sup> Schöllgen, Gregor, *Imperialismus und Gleichgewicht*, op. cit., p. 367.

<sup>114</sup> Ahmed İzzet pacha, *Denkwürdigkeiten*, op. cit., p. 225.



Au début, la mission militaire allemande comprend une quarantaine d'officiers, qui doivent occuper des postes importants au sein de l'état-major et de l'administration de l'armée, ainsi que des postes de commandement dans la capitale et dans les provinces<sup>115</sup>. À la mi-décembre, Liman von Sanders arrive à Istanbul avec huit officiers.

La nouvelle mission, comme nous l'avons vu, avait été souhaitée par Mahmud Şevket et soutenue par les unionistes, Talat en tête. On sait que le contrat militaire avait été négocié, du côté ottoman, par Ahmed İzzet puis par Mahmud Muhtar, qui tous deux s'étaient pourtant déclarés contre le fait de donner des pouvoirs de commandement au général de la mission allemande. Il reste donc nécessaire d'en apprendre plus sur les décisions qui ont mené à donner des pouvoirs assez étendus à Liman von Sanders et sur les réactions des unionistes. Rappelons toutefois que l'amiral anglais Limpus avait une position comparable dans la marine ottomane, et que les dirigeants ottomans avaient conclu un accord avec la Grande-Bretagne qui prévoyait d'attribuer à l'industrie anglaise toutes les constructions navales que l'Empire ottoman projetait et qui donnait aux Anglais la concession du port d'Izmit<sup>116</sup>.

Un mois après l'arrivée de Liman von Sanders, Enver est nommé ministre de la Guerre. Comme nous l'avons dit, le chargé d'affaires à l'ambassade de Constantinople en 1914, Mutius, précise dans l'un de ses rapports que la nomination d'Enver pacha comme ministre de la Guerre est, sur place, justifiée par le fait « que pour l'application des réformes que la mission militaire allemande introduira, une force jeune et énergique est nécessaire<sup>117</sup>. » La présence de la mission allemande a-t-elle constitué un argument pour la nomination d'Enver ? En tout cas, les relations entre le nouveau ministre de la Guerre et Liman von Sanders vont devenir rapidement tendues.

La nouvelle de la nomination d'une mission militaire allemande est connue publiquement en novembre 1913 et provoque une crise internationale majeure, la dernière avant le conflit mondial<sup>118</sup>. La Russie en particulier réagit de manière très négative au fait que le commandement du premier corps d'armée soit confié à un général allemand. Devant l'ampleur que prend l'affaire, les Allemands se déclarent prêts à ce que Liman von Sanders renonce au poste de général commandant du premier corps d'armée à la condition que suffisamment de troupes de ce corps lui soient mises à disposition pour mener des exercices militaires. À la place du premier, le 2<sup>ème</sup> corps d'armée à Istanbul doit être sous les ordres d'un autre officier

<sup>115</sup> Wallach, Jehuda L., *Anatomie einer Militärhilfe*, op. cit., p. 130 et Mühlmann, Carl, *Deutschland und die Türkei*, op. cit., p. 9.

<sup>116</sup> Schöllgen, Gregor, *Imperialismus und Gleichgewicht*, op. cit., p. 370.

<sup>117</sup> AA, Türkische Staatsmänner 1.07.1913 – 31.10.1915, R 13798 : « Ernennung Envers wird damit begründet, dass zur Durchführung der von der deutschen Militär-Mission einzuführenden Reformen eine jüngere durchgreifende Kraft als Kriegsminister erforderlich sei. »

<sup>118</sup> Schöllgen, Gregor, *Imperialismus und Gleichgewicht*, op. cit., p. 366. Il manque encore d'une analyse des prises de position de la presse ottomane sur ce sujet.

allemand et Liman von Sanders doit être nommé inspecteur des troupes turques stationnées en Europe. Les Russes font finalement savoir qu'ils sont d'accord. À la mi-janvier 1914, Liman von Sanders est nommé inspecteur général de l'armée turque.

Entre mars et juin 1914, la mission est élargie : en plus des 42 officiers déjà présents, trois officiers allemands arrivent à Erzincan en tant que commandants de régiments en mars, dix officiers et six sergents arrivent également en juin à l'initiative de Liman von Sanders. Par ailleurs, Enver demande la venue de six officiers qui doivent servir comme chefs d'état-major dans les différentes armées.

## 6. *L'Empire ottoman, l'Europe et l'Allemagne à la veille de la Guerre*

Malgré leur volonté d'instaurer une économie nationale, les unionistes en sont pour le moment réduits à conclure des emprunts et à continuer à ouvrir l'Empire aux investissements étrangers. Ils engagent ainsi une série de pourparlers bilatéraux avec l'Italie, l'Angleterre, la France, la Russie et l'Allemagne. À la veille de la guerre, d'ailleurs, les puissances concluent entre elles une série d'accords qui règlent les conflits d'influence.

En 1913 ainsi, l'Angleterre et l'Allemagne reprennent les négociations à propos du *Bagdadbahn*. Par un accord passé avec le gouvernement ottoman en mai 1913, la Grande-Bretagne a fait savoir qu'elle renonçait à participer à la construction de la ligne entre Bagdad et Basra, en posant entre autres comme conditions que le chemin de fer s'arrête définitivement à Basra, que deux délégués anglais siègent au conseil d'administration de la société qui construira la ligne, et enfin que trois vapeurs, en plus de ceux déjà sur place, soient autorisés à naviguer entre Bagdad et Basra<sup>119</sup>. En mars, la Grande-Bretagne et l'Allemagne parviennent à s'entendre sur la question de la navigation en Mésopotamie, l'Angleterre en recevant le monopole<sup>120</sup>. Dans l'accord passé en juin 1914 enfin, l'Allemagne renonce au prolongement de la ligne jusqu'au golfe Persique et accepte que Basra soit la dernière station. L'Angleterre s'engage à ne pas faire de difficultés à la construction de la ligne et à ne pas construire de chemin de fer dans les provinces de Basra et de Bagdad mais se réserve le droit de passer un accord avec le gouvernement turc pour la navigation sur le Schat el Arab. Elle ne s'oppose plus à l'augmentation des droits de douane turcs, nécessaires au financement de la garantie kilométrique du chemin de fer de Bagdad, et en contrepartie l'Allemagne s'engage à ne pas faire obstacle à l'irrigation de la Mésopotamie<sup>121</sup>. L'Allemagne conclut également un accord avec la France en février 1914, qui revient dans les faits à un partage en zones

<sup>119</sup> Schöllgen, Gregor, *Imperialismus und Gleichgewicht*, op. cit., pp. 377 – 378.

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 403.

<sup>121</sup> Pour le détail des négociations entre les deux pays, voir *ibid.*, pp. 380 – 392 et pp. 405 – 409.

d'influence française et allemande : le nord et l'est de l'Anatolie, ainsi que la Syrie, sont réservés à la France, tandis que l'Anatolie centrale et la Mésopotamie sont désignées comme des zones d'influence allemande.

La France, de son côté, conclut avec l'Empire ottoman un accord le 9 avril 1914, dans lequel elle obtient le droit de construire de nombreux embranchements ferroviaires, notamment en Syrie. Elle s'y voit concéder plusieurs ports de la mer Noire et de la côte syrienne. La Porte lui garantit la préférence dans tous les secteurs où elle dispose d'intérêts particuliers. En contrepartie, la Turquie pourra augmenter ses droits de douane et astreindre les négociants français au paiement de divers impôts et taxes. Enfin, le texte prévoit l'émission de plusieurs emprunts, dont un grand emprunt de stabilisation de 22 millions de livres turques, la somme la plus importante que la finance européenne n'ait jamais prêtée à l'Empire ottoman.

En réalité, l'application des accords que l'Allemagne a conclus dépend encore des négociations entre l'Allemagne et l'Empire ottoman à propos notamment du financement du *Bagdadbahn*, de la participation allemande à la société de navigation du Tigre et de l'Euphrate, etc. Or il semble que Cavid ait dès le début bloqué les négociations<sup>122</sup>. Il faut dire que la politique allemande dans la question des îles de la mer Égée n'a pas été à proprement parler pro-ottomane<sup>123</sup>, le Kaiser s'engageant de plus en plus pour la Grèce, pour prendre à nouveau position pour l'Empire ottoman en juin 1914. Par ailleurs, l'Allemagne a refusé d'accorder un emprunt à l'État ottoman, qui a dû se tourner vers Paris<sup>124</sup>. Comme nous l'avons vu plus haut, les rapports de Wangenheim évoquent régulièrement durant l'année 1913 / 1914 l'insatisfaction des dirigeants ottomans par rapport à l'Allemagne.

En juillet 1913, nous l'avons dit, les Anglais acceptent qu'une conférence des ambassadeurs se réunisse sur la question des réformes dans les provinces arméniennes, tout en refusant d'en exclure l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, comme la Russie l'avait souhaité. La conférence tombe rapidement dans une impasse, l'Allemagne et la Russie n'arrivant pas à se mettre d'accord. Finalement, elles décident de reprendre le plan turc qui prévoit la division des six vilayets en deux secteurs. Mais les négociations entre les deux pays font craindre aux unionistes un accord de partage de l'Anatolie. Par ailleurs, la venue de la mission militaire allemande a provoqué l'opposition de la Russie. Les unionistes décident donc de négocier directement avec les Russes, et un accord est conclu le 8 février 1914, qui prévoit la nomination par la Porte d'un inspecteur général européen pour chaque secteur. Ce faisant, les unionistes n'ont pas pu éviter l'intervention étrangère, et en gardent une rancœur certaine. Allemands et Russes, par ailleurs, continuent à se soupçonner mutuellement de vouloir s'approprier l'Anatolie.

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 409.

<sup>123</sup> Par le traité de Londres du 13 février 1914, les îles avaient été données à la Grèce, mais les dirigeants ottomans espéraient encore en récupérer une partie.

<sup>124</sup> Schöllgen, Gregor, *Imperialismus und Gleichgewicht*, op. cit., p. 391.

Sur le plan diplomatique, l'Allemagne a clairement fait savoir son opposition à un démembrement de l'Anatolie, tout comme la Grande-Bretagne. Pour le reste, les relations ont été bonnes sous le vizirat de Mahmud Şevket pacha, mais se sont tendues vers la fin de l'année 1913, à cause notamment de la politique « pro-grecque » du Kaiser. Pour autant, une nouvelle mission militaire allemande, d'une importance encore jamais égalée, est arrivée dans la capitale ottomane, assurant ainsi le renforcement des relations militaires entre les deux pays.

Dans le domaine économique, comme nous avons commencé à le voir, les échanges commerciaux de l'Empire ottoman avec l'Allemagne ont progressé, sans toutefois devenir plus importants qu'avec les autres puissances<sup>125</sup>. En 1913, l'Allemagne occupe la quatrième place dans les exportations turques derrière la Grande-Bretagne, la France et l'Autriche-Hongrie, et la troisième place dans les importations, derrière l'Autriche-Hongrie et la Grande-Bretagne. Sur le plan des investissements, la part allemande est passée de 11,7% en 1888 à 23,2% en 1913. Dans ce domaine, l'Allemagne a dépassé la Grande-Bretagne mais reste loin derrière la France (52% en 1913)<sup>126</sup>. En toute logique, ses investissements ont surtout augmenté dans le secteur du chemin de fer (de 3,1% en 1888 à 36,8% en 1913) dans lequel la France continue toutefois d'occuper la première place (49,6% en 1888).

En 1913 / 1914 enfin, les publicistes ottomans s'intéressent plus à l'Allemagne, mais il n'y a pas de groupe particulier qui, au printemps 1914, prend clairement position pour une alliance avec elle. La question ne se posera en fait que dans l'urgence.

---

<sup>125</sup> Flaningam, M. L., « German Eastward Expansion, Fact and Fiction : A Study in German-Ottoman Trade Relations. », *op. cit.*

<sup>126</sup> Pamuk, Sevket : *The Ottoman Empire and European Capitalism, 1820 – 1913 : Trade, Investment and Production*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987, pp. 65-66.

